



HAL
open science

L'originalité de juglar

Pierre Salmon

► **To cite this version:**

Pierre Salmon. L'originalité de juglar. Economies et finances. Faculté de Droit et des Sciences économiques de l'Université de Paris, 1966. Français. NNT: . tel-00580006

HAL Id: tel-00580006

<https://theses.hal.science/tel-00580006>

Submitted on 25 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'originalité de Juglar

Pierre Salmon

Thèse complémentaire soutenue le 28 mars 1966

Université de Paris, Faculté de Droit et des Sciences Economiques

Jury: MM. Lhomme (Président), Bauchet, de Malafosse

mars 1966

Version *verbatim* avec quelques corrections de forme

mars 2011

Pierre Salmon

Université de Bourgogne

Laboratoire d'Economie et de Gestion (UMRS CNRS 5118)

pierre.salmon@u-bourgogne.fr

Abstract

This is a version, slightly corrected in 2011 with regard to form, of a *thèse complémentaire* defended at the University of Paris in March 1966 (at the time, writing a “complementary thesis” in a domain adjacent to, but distinct from, economics proper was a requirement added to the doctorate in economics for participating in the national competition to become a university professor in economics). The subject of the thesis, supposedly in the domain of economic history, had been proposed by Professor Jean Lhomme. The contribution of Clément Juglar (1819-1905), whose name has remained associated with the business cycle, was deemed particularly important and original by Joseph Schumpeter in his *History of Economic Analysis*, published in 1954. Two sets of archives, one remained in the family of Juglar, the other located at the *Institut Français d'Histoire Sociale* were waiting to be exploited. The thesis reports some findings obtained from these archives and provides information on Juglar's publications and career. It starts with an extended discussion of the notion of originality in a discipline such as economics. This leads to a separate discussion of the objective and the subjective originality of Juglar. One of the results of the research is the discovery that two aspects of his life experience probably played a determining role in the original way in which he approached “commercial crises”: his early training as a medical doctor and his activity as a dedicated speculator on the stock exchange.

JEL Classification: B16, B31, E32

Keywords: Juglar, business cycle, originality in economics, nineteenth century economists.

Résumé

Ce texte est une version, légèrement corrigée en 2011 du point de vue de la forme, d'une thèse complémentaire soutenue à l'Université de Paris en mars 1966 (à l'époque, une thèse complémentaire, dans un domaine voisin mais distinct de l'économie proprement dite, était exigée en plus du doctorat ès sciences économiques pour participer au concours national de recrutement des professeurs d'université en économie). Le sujet de la thèse, supposé relevant de l'histoire économique, avait été proposé par le Professeur Jean Lhomme. L'apport de Clément Juglar (1819-1905), dont le nom est resté associé au cycle économique, était qualifié de particulièrement important et original par Joseph Schumpeter dans sa *History of Economic Analysis*, publiée en 1954. Deux fonds d'archives, l'un resté dans la famille de Juglar, l'autre déposé à l'Institut Français d'Histoire Sociale attendaient d'être exploités. La thèse rend compte d'informations trouvées dans les archives et fournit des données sur les publications et la carrière de Juglar. Elle commence par un développement assez long sur la notion d'originalité dans une discipline comme l'économie. Cela conduit à une discussion séparée de l'originalité objective et de l'originalité subjective de Juglar. Un des résultats de cette recherche est la découverte que deux aspects de son expérience vécue ont sans doute joué un rôle déterminant dans la façon originale avec laquelle il a abordé les « crises commerciales »: sa formation initiale comme médecin et ses activités régulières de spéculation à la Bourse.

Classification JEL: B16, B31, E32

Mots-clefs: Juglar, cycle économique, originalité en économie, économistes du dix-neuvième siècle.

I. INTRODUCTION

Lorsque le Professeur Jean Lhomme, en 1962, nous a proposé d'examiner, ou de réexaminer, « l'originalité de Juglar », le sujet nous a paru exiger une recherche consciencieuse plutôt qu'un effort particulier de réflexion. Tout naturellement il fallait voir ce qu'avait écrit Juglar, ce que l'on avait écrit sur les mêmes problèmes avant lui, et aussi ce que l'on a dit de son originalité à la suite de la publication de ses travaux et après sa mort. En outre, il fallait explorer, et si possible exploiter, un fonds d'archives dont nous parlerons plus loin.

Nous avons effectué ces différentes recherches sans les pousser tout à fait à leur terme, c'est-à-dire jusqu'au point où leur rendement marginal deviendrait proche de zéro. En fait nous nous proposons de les reprendre prochainement. Mais il nous semble que, déjà au point où nous sommes, un effort de réflexion plus important et général que nous ne le prévoyions à l'origine devient nécessaire. Si nous n'y prenons garde, il ne nous paraît plus inimaginable, en effet, que nous nous trouvions en présence de deux résultats que l'on pourra avoir quelque motif de trouver également décevants: la non-originalité de notre apport à la connaissance de Juglar d'une part, la non-originalité de l'apport de Juglar lui-même d'autre part. Le fait de croire aussi bien à l'originalité de notre auteur qu'à l'utilité de notre travail nous oblige à consacrer des développements à une réflexion sur la notion d'originalité dans notre discipline, originalité d'un auteur comme Juglar d'abord, originalité d'un travail comme le notre ensuite. Ce sont ces réflexions que nous voudrions présenter dans l'introduction.

A. Que peut apporter notre travail à la connaissance de Juglar?

Clément Juglar n'est pas un auteur méconnu. De son vivant ses mérites furent dans une large mesure reconnus par ses contemporains qui l'élirent président de la Société de Statistique, vice-président de la Société d'Economie Politique, président de l'influente Société d'Economie Sociale, plus tard, enfin, membre de l'Institut, pour n'énumérer que les plus importants de ses titres.

Après sa mort en 1905, ses travaux furent analysés et commentés par les principaux spécialistes du cycle: Tugan-Baranovsky (trad. fr. 1913), Spiethoff (1923), Aftalion (1909), Lescure (5ème éd. 1938), Mitchell (1927), Hansen (1951) et Schumpeter (1939), qui lui consacrèrent tous des développements assez longs. En ce qui concerne l'histoire de la pensée, remarquons simplement que deux ouvrages récents fort connus dans le monde anglo-saxon, celui de Hutchison (1951, pp. 370-72) et celui de Schumpeter (1954, pp. 1122-1124), font de lui un éloge tout à fait remarquable. L'immortalité du nom de Juglar doit en fait beaucoup à ce dernier auteur, non seulement parce qu'il parle à son propos de « génie », et qu'il le considère comme un des plus grands économistes de tous les temps, mais surtout parce que dès 1939 (Schumpeter 1939, p. 169) il fait de son nom un nom commun désignant le cycle « moyen ».

Cet ensemble de références ne saurait priver d'utilité notre propre travail. Certes, nous ne pouvons songer, comme certains ont eu le mérite ou la chance de le faire, à « découvrir » un auteur. Si on s'en tient à ce qui précède, il y a une place pour notre étude parce que, dans les références et travaux que nous avons énumérés, aucun ne dépasse quelques pages. Il n'en est pas de même de deux monographies fort bien faites dont nous allons parler maintenant. La première est constituée par une notice sur la vie et l'œuvre de Clément Juglar rédigée, conformément à la tradition, par Paul Beauregard (1909) pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Cette notice est longue de trente pages. Destinée à une communication devant un auditoire au sein duquel les économistes étaient en minorité, elle reste assez superficielle malgré certains passages d'une grande clairvoyance.

La seconde est constituée par une thèse soutenue à Berlin par un élève du Professeur Wagemann, Friedrich-Siegmund Mangelsdorf (1930). Longue de soixante-dix pages, elle est le résultat d'un travail approfondi sur l'analyse du cycle telle qu'elle est présentée par Juglar dans la deuxième édition de son ouvrage principal. C'est surtout cette thèse qui met en cause l'utilité de notre travail. Que pouvons-nous apporter de neuf sur le sujet après un travail aussi remarquable? On pourrait prétendre qu'il n'est pas commode et est un peu paradoxal de n'avoir une étude détaillée qu'en langue allemande sur un auteur français auquel on reconnaît tellement de mérite à l'étranger. Mais si nous

n'avons à apporter que la traduction de la thèse de Mangelsdorf, il serait plus honnête de le reconnaître et de ne mettre notre nom qu'en petits caractères en dessous du sien en tant que traducteur.

En réalité, notre travail, comme tout travail de ce genre, peut se décomposer en deux parties qu'il est utile de distinguer: la recherche proprement dite, et l'exposé de ses résultats. En ce qui concerne la recherche, son utilité, ou si l'on veut son « originalité », nous paraît incontestable pour plusieurs raisons. La première se déduit du fait qu'il n'y a que deux travaux de quelque étendue sur Juglar. Il est même vraisemblable que Mangelsdorf est seul à s'être intéressé pendant une période de temps prolongée à l'œuvre de Juglar. Or, en matière d'histoire de la pensée, c'est la multiplication des recherches sur chaque auteur qui permet d'accorder un certain crédit à ce qui est en est dit. Les monographies consacrées à Walras ou à Pareto, par exemple, sont nombreuses. On continue à lire leurs travaux. Ces deux faits pris ensemble garantissent la validité des analyses qui se trouvent dans les manuels au sujet des fondateurs de l'École de Lausanne. Les points sur lesquels l'accord est général sont distingués des interprétations controversées.

Quelle que soit la confiance accordée à Mangelsdorf, il n'est pas raisonnable de s'en remettre à sa seule appréciation. Les développements consacrés à Juglar par les autres auteurs dont nous avons parlé ou ceux dont nous parlerons plus loin sont le fruit de recherches trop brèves pour apporter une confirmation. Mangelsdorf peut avoir laissé passer un point important, ignoré un article essentiel. Il peut avoir eu des préjugés, commis des erreurs. Il peut avoir négligé des auteurs plus anciens que Juglar. La multiplication des recherches sur notre auteur est d'autant plus désirable qu'on ne se reporte plus guère, en toute apparence à ses ouvrages principaux et plus du tout aux autres travaux qu'il a publiés. En ajoutant une seconde recherche sur l'œuvre de Juglar à celle qui existe déjà dans l'histoire de la pensée économique, nous ne faisons pas « double emploi ». En fait, il faut souhaiter qu'il y ait encore d'autres recherches sur Juglar.

Une deuxième raison tient au fait que la théorie économique a évolué depuis la notice de Beauregard ou la thèse de Mangelsdorf. Ce qui leur paraissait vrai peut nous paraître faux et ce qu'ils ont négligé peut nous intéresser au plus haut point aujourd'hui. Nous verrons que la tendance actuelle de l'histoire de la pensée est de reconsidérer fréquemment les appréciations relatives aux auteurs anciens. La dernière lecture approfondie des travaux de Juglar date de 1929. Depuis, il y a eu la révolution keynésienne qui a exercé une influence profonde sur l'analyse de la conjoncture. Il y a eu d'autre part une évolution de la méthodologie de l'économétrie marquée par une renonciation largement admise aux prévisions sans théorie telles qu'on s'efforçait de les rationaliser au *National Bureau of Economic Research* et dans d'autres instituts de conjoncture.¹ De façon révélatrice, la thèse de Mangelsdorf est intitulée « le baromètre de conjoncture de Juglar ». Or c'est précisément de 1929-1930 que date le déclin de ces fameux baromètres dont le plus illustre a sans doute été celui de Harvard.² Il faut relire Juglar en tenant compte de ce que nous croyons être la vérité sur le cycle maintenant. Et il nous faut apprécier notre auteur à partir d'une vision de l'état de la pensée économique du XIX^{ème} siècle qui est enrichie par des recherches incessantes. Pour prendre un exemple, c'est en 1959 seulement qu'est paru aux Etats-Unis un ouvrage consacré aux « théories anglaises des fluctuations économiques de 1815 à 1848 » (Link 1959), ouvrage qui ne peut manquer *a priori* d'apporter un jour nouveau sur l'originalité de Juglar, publiant son premier travail sur les crises en 1856.

Une troisième raison suffit à justifier notre recherche. Il s'agit de la découverte récente d'un fonds d'archives considérable. Juglar est né, a vécu et est mort dans l'hôtel de la rue Saint-Jacques qu'habita son père, le Docteur Juglar, et qu'habitent toujours ses descendants. Ses livres et ses papiers restèrent, jusqu'à la mort de son fils, Louis Juglar, dans son cabinet de travail que personne n'occupa. A la mort de Louis Juglar en 1954, sa fille, Madame de Mathan-Juglar, qui est donc la petite fille de notre auteur, fit don d'une partie de ces archives à l'Institut Français d'Histoire Sociale et en garda chez elle une partie à peu près aussi importante. Madame Fauvel-Rouif a bien voulu nous accueillir à l'Institut Français d'Histoire Sociale et Madame de Mathan-Juglar dans l'hôtel de la rue Saint-Jacques. Grâce à leur extrême obligeance nous avons pu examiner de près les très nombreux papiers de Juglar

¹ Cf. Koopmans (1947).

² Nous n'affirmons pas du tout que ce déclin est définitif ou justifié. Ce qui importe est que les baromètres ne sont pas vus aujourd'hui de la même façon que devait les voir un élève de Wagemann à la veille de la grande crise.

et nous faire une idée de son personnage et de sa méthode de travail, idée que pouvait peut-être avoir Beauregard, qui connaissait Juglar vivant, mais non Mangelsdorf ou Schumpeter, qui n'ont pu connaître que ses travaux publiés.

Pour utiliser une distinction explicitée plus loin, cette possibilité est avant tout de nature à faciliter l'appréciation de l'originalité « subjective » de Juglar. En ce qui concerne celle-ci, on peut dire qu'il y a un fait nouveau, constitué par la découverte de ses papiers dont nous sommes, semble-t-il, le premier à profiter. Mais l'examen des travaux écrits de Juglar et l'appréciation de son originalité « objective » se trouvent également facilités par l'exploration de ces archives. Juglar écrivait en effet dans de nombreux périodiques, faisait des conférences devant de nombreuses assemblées, intervenait dans de nombreuses discussions. Grâce aux archives, nous avons pu étendre considérablement la liste des travaux qui ont été publiés. A elle seule, l'existence dans un texte répertorié dans le fichier d'une bibliothèque universitaire d'une référence à ce fonds (ou plutôt à ces deux fonds) d'archives présente un intérêt pour les chercheurs à venir.

Mais, si nous avons des raisons de juger utiles les recherches que nous effectuons, si nous considérons qu'elles apportent presque par définition quelque chose de neuf, il n'en est pas nécessairement de même en ce qui concerne l'exposé de leurs résultats. Il est tout à fait possible que nous n'ayons rien à ajouter à ce que l'on a déjà dit de Juglar. Il est possible qu'au terme (provisoire) des recherches effectuées notamment sur des travaux ou des papiers ignorés de nos prédécesseurs, à partir d'une connaissance historique et théorique enrichie par les découvertes récentes de l'économie politique, nous n'ayons rien de nouveau à dire. Le résultat de notre travail pourrait alors se résumer en quelques lignes: « Je, soussigné..., certifie avoir effectué des recherches sur Juglar. A la date d'aujourd'hui, je certifie n'avoir pas découvert d'élément nouveau. Toute personne s'intéressant à cet auteur pourra se reporter aux travaux de P. Beauregard, de F.- S. Mangelsdorf, etc., dans lesquels il trouvera des analyses et des explications que nous jugeons personnellement exactes et complètes. » Notre recherche, et ce certificat, seraient très utiles. Ils constitueraient un élément nouveau, daté de 1966, à prendre en considération dans toute étude ultérieure sur Juglar. D'un point de vue scientifique, tout irait très bien. D'un point de vue personnel, un exposé des résultats ainsi réduit à quelques phrases aurait quelques inconvénients.

Fort heureusement, nous ne pouvons résumer les résultats que nous avons obtenus de cette façon. Sans prétendre apporter des éléments révolutionnaires à la connaissance de Juglar, nous avons des choses à dire qui n'ont pas été déjà dites. Notre exposé peut a priori apporter quelque chose de neuf, malgré les travaux existants sur Juglar, pour une raison principale et pour un certain nombre de raisons particulières. Il serait fastidieux d'énoncer ces dernières. Il s'agit de compléments, de rectifications ou d'éclaircissements apportés à ce que l'on a écrit avant nous. Il n'existe pas, par exemple, de liste ou d'énumération des travaux de notre auteur. On connaît mal son existence. Faute d'avoir eu accès aux archives dont nous avons parlé, on ne sait pas ce que Juglar a lu ou n'a pas lu, ni comment il a obtenu cette extraordinaire connaissance des faits à partir de laquelle il a construit ses raisonnements. On ne dit rien sur l'origine de son analyse, ou on en propose des interprétations qui nous paraissent contestables.

A ce sujet, il nous faut remarquer de nouveau qu'il est possible d'aller beaucoup plus loin que nous ne l'avons fait dans les recherches que nous avons entreprises. Les travaux publiés par Juglar représentent un volume considérable, comportant notamment des centaines de communications ou d'articles. Nous n'avons pas tout lu. De même, les manuscrits (dont la lecture n'est pas toujours facile) qui se trouvent à l'Institut Français d'Histoire Sociale ou chez Madame de Mathan-Juglar représenteraient, s'ils étaient dactylographiés, un volume supérieur à celui des travaux publiés; nous n'avons pas tout lu non plus. La littérature consacrée aux crises (et aux autres problèmes auxquels s'est intéressé Juglar) au cours du XIX^{ème} siècle est considérable, bien plus qu'on ne le croit généralement aujourd'hui. Pour avoir une idée du nombre des auteurs qui se sont intéressés aux crises avant Juglar, il suffit de consulter le remarquable ouvrage de E. von Bergmann, paru dès 1895. Nous sommes très loin de nous être reportés à tous ces textes, dont beaucoup d'ailleurs ne sont pas disponibles en France. Nous n'avons pas étudié de près les nombreux journaux financiers de l'époque, comme *The Economist*, *The Commercial Chronicle* ou *Le Moniteur des Intérêts Matériels*, dans lesquels Juglar a trouvé des éléments pour beaucoup de ses analyses. Nous n'avons pas confronté, crise par crise, la description et l'interprétation fournies par Juglar avec celles qu'ont retenues les historiens postérieurs. Nous sommes persuadés qu'en poursuivant ces recherches nous pourrions

apporter des compléments, éclaircissements et démentis nouveaux au sujet de Juglar. Et nous avons bien l'intention de poursuivre prochainement ces recherches sur Juglar et sur ses prédécesseurs.

Mais, en dehors des résultats « nouveaux » qu'il nous faut présenter et justifier dans la présente étude, la raison principale de « l'originalité » de celle-ci se trouve dans l'intitulé même du sujet que nous a proposé le Professeur Lhomme. L'objet de notre travail n'est pas l'exposé ou même l'analyse des travaux de Juglar. Nous avons à apprécier son originalité, c'est-à-dire à formuler un jugement sur son apport à la connaissance économique. La thèse de Berlin répond au contraire à un besoin de clarification particulièrement manifeste dans le cas de Juglar. Celui-ci expose mal. Bien qu'il ait répété pendant de nombreuses années la même analyse dans des publications et pour des auditoires divers, il ne la clarifie guère au cours du temps. Les ambiguïtés sont nombreuses. Dans ces conditions, l'étude de Mangelsdorf est précieuse. Il n'est pas certain, cependant, que la cohérence qu'il met dans les analyses de l'auteur étudié ait été vraiment ressentie et voulue par celui-ci. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à établir nous même un *Reader's Guide* aux œuvres de Juglar.

Les autres travaux publiés sur Juglar sont beaucoup plus proches de ce que nous avons à faire nous même. Mitchell, Hansen, Hutchison ou Schumpeter ont bien pour but d'évaluer l'originalité de Juglar, d'apprécier l'importance de son apport dans l'évolution de la pensée économique. Mais, effectuant la même opération sur un nombre élevé d'auteurs, ils ne peuvent s'appesantir sur aucun d'entre eux. Ils sont donc brefs et, malgré tout, non exempts d'une certaine ambiguïté. L'originalité de Juglar, bien qu'elle nous paraisse certaine, n'est en effet pas facile à cerner. L'importance des crises, la notion de cycle, la méthode historique et statistique, l'explication de la crise étaient déjà traitées avant lui. L'idée de « baromètre » est plus originale mais elle est considérée comme inféconde aujourd'hui.

Il nous semble par conséquent que l'essentiel de notre travail est de réfléchir sur l'originalité de Juglar, sans nous appesantir sur l'analyse cohérente de ses travaux, que l'on pourra trouver dans l'ouvrage de Mangelsdorf. La notion d'originalité, dans le domaine de la pensée économique, est une notion fuyante qu'il est difficile d'enfermer dans des caractéristiques incontestables. Aussi commencerons-nous, avant d'indiquer les étapes que nous suivrons pour analyser l'originalité de Juglar, par chercher à clarifier le problème de l'originalité d'un auteur économique en général, essai de clarification qui n'est pas, à notre connaissance, entrepris dans les principaux manuels d'histoire de la pensée économique et dont l'absence pèse parfois sur la situation relative qu'ils assurent aux auteurs qu'ils étudient.

B. L'originalité d'un auteur comme Juglar

L'accent mis, surtout aux Etats-Unis, sur le caractère scientifique de l'économie politique et le fait que l'on se refuse à reconnaître une différence de nature entre notre science et les sciences physiques se traduisent dans le domaine de l'histoire de la théorie ou de l'analyse économiques par une tendance à apprécier l'originalité de chaque auteur selon des critères objectifs. Poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes, cette tendance, qu'illustrent en particulier les ouvrages, d'ailleurs admirables, de Schumpeter (1954) et de Blaug (1962), et plus encore un grand nombre d'articles récents, comme par exemple celui de Johnson (1961) sur Keynes, conduit à apprécier l'originalité à partir d'un triple choix.

En premier lieu, pour reprendre une distinction qu'utilise précisément Schumpeter, on considère l'originalité « objective » et non l'originalité « subjective » d'un auteur.³ En fait, ce n'est que par un abus de langage que l'on parle de l'originalité *d'un auteur*. Ce n'est pas celui-ci que l'on considère en réalité mais son « apport ». Si cet apport est matérialisé par un écrit publié, le problème, qui porte seulement sur l'antériorité, est fort simple: il suffit de regarder les dates de publication.⁴ Est originale, de ce point de vue, une analyse qui apporte quelque chose de nouveau. La science économique étant conçue comme une science internationale, peu importe où l'analyse est publiée. S'il s'agit d'un article

³ Cf. Schumpeter (1954), à propos de Locke pp. 290-91, Hume p. 367, Malthus p. 578, Senior p. 639 et Marshall p. 838.

⁴ « La filiation des idées scientifiques est un processus qui peut impliquer, mais ne nécessite pas, une relation subjective...Menger n'entendit parler de Gossen que longtemps après avoir développé sa propre version de l'analyse de l'utilité marginale. Et pourtant l'apport de Menger prend place dans une séquence objective dans laquelle celui de Gossen est placé en amont dans le temps » (Schumpeter 1954, p. 444).

paru dans le Bulletin de l'Ecole d'Electricité de Kaboul, pour prendre un exemple imaginaire, et si cet article est publié en langue afghane, l'auteur attendra peut-être longtemps la reconnaissance de ses droits. Mais une fois découverte, la place de son analyse dans l'histoire de la science est garantie.⁵ Dupuit, Cournot et même Walras ou Wicksell ne se sont pas vu reconnaître de leur vivant la prééminence à laquelle ils ont droit dans cette conception, mais justice leur est rendue aujourd'hui. La place des auteurs que l'on considérait jusqu'à ces réhabilitations comme originaux se trouve corrélativement reconsidérée, quelle que puisse être en réalité l'authenticité de leur originalité « subjective », et par conséquent de leur « génie ».

Certes, on a parfaitement le droit de rétrécir le champ d'observation et d'étudier, par exemple, le développement de la connaissance économique dans tel pays, ou même dans tel milieu « situé » à la fois dans l'espace et dans le temps. Les auteurs qui introduisent dans ce milieu des connaissances déjà révélées dans d'autres pays ou à d'autres époques font un apport original de ce point de vue plus limité. Pour prendre un exemple que nous devons considérer comme tout à fait hypothétique, il se peut que relativement au milieu des économistes français « orthodoxes » de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle les analyses de Juglar apparaissent comme objectivement originales alors qu'elles ne pourraient être qualifiées de telles par rapport au développement d'une science économique universelle. Mais évidemment cette originalité est de deuxième rang et ce n'est pas avec elle que nous familiarisent les grands traités modernes d'histoire de la pensée.

On peut constater sur le plan logique une analogie entre ces problèmes et ceux qui se posent dans l'analyse positive au sujet de la fonction de production. On peut définir celle-ci comme indiquant les quantités maxima de produit que l'on peut obtenir à partir de quantités données de facteurs pour un *état donné* des techniques. La fonction de production est en général définie comme universelle: l'état des techniques incorpore l'ensemble des découvertes ayant été effectuées jusqu'à un instant donné; on ne s'occupe pas du degré de diffusion des connaissances. Mais on peut aussi définir la fonction de production pour un pays donné. Dans ce cas, l'introduction d'une connaissance acquise à l'étranger déplace la fonction. Pour revenir à notre sujet, la conception la plus « scientifique » de l'histoire du développement de notre discipline conduit à ne s'intéresser qu'aux « inventeurs ».

Le deuxième choix qui tend à s'effectuer dans la conception moderne de l'histoire de l'analyse économique consiste à ne considérer comme original que ce qui est vrai ou conduit directement à la vérité. D'une façon un peu plus large, on ne considère comme original que ce qui, directement ou indirectement, est incorporé dans la science d'aujourd'hui. La correspondance établie par Jevons entre la périodicité du cycle et celle des taches solaires était sans doute originale, au sens courant du terme. Mais comme cette correspondance ne trouve pas sa place dans la science d'aujourd'hui, l'apport de Jevons ne lui ouvre aucun droit.⁶

En d'autres termes, l'originalité n'est signalée que si ce qu'elle apporte de nouveau est considéré, à partir de nos propres critères, comme intéressant. Il est bien naturel qu'il en soit ainsi. On ne peut donner une place à toutes les analyses fausses, voire fantaisistes, ou simplement inappropriées, qui ont été proposées au cours des âges sous prétexte qu'il est possible de déterminer avec précision quand elles sont apparues pour la première fois. Mais, en choisissant comme critère unique l'état de nos propres connaissances, on prend, comme on le verra plus loin, une décision qui implique des postulats méthodologiques plus discutables dans le cas de notre discipline que dans celui des sciences physiques.

Ces deux choix étant faits, il devient logiquement nécessaire d'en effectuer un troisième consistant à dissocier les divers éléments de l'œuvre de l'auteur considéré. Ce que l'on cherche dans l'histoire de la pensée est la date à laquelle sont apparus les divers éléments constitutifs de la science économique d'aujourd'hui. Or l'œuvre d'un auteur, qu'il s'agisse de l'ensemble de ses travaux, tout au long de sa vie, ou seulement d'un ouvrage déterminé, constitue en quelque sorte une synthèse, un effort d'organisation des connaissances dans un domaine plus ou moins vaste. Sont intégrés des analyses déjà connues, des apports originaux, des jugements de valeur. Du point de vue que nous

⁵ L'article de Slutsky, paru en italien en 1915, ne fut vraiment découvert par les économistes ne lisant pas l'italien qu'à partir de 1935 grâce à Schultz, Allen et Hicks. Voir aussi dans Schumpeter (1954 p. 444) l'exemple de Mendel.

⁶ Cet apport est souvent cité, à propos de la périodicité, mais pour être écarté. Voir par exemple Hutchison (1962) p. 345.

analysons pour le moment, cette synthèse ne peut être originale: elle est fautive dans la mesure où la science actuelle ne la retient pas dans son ensemble. Au mieux, elle constitue l'ébauche d'un morceau de la science d'aujourd'hui. Les *Principes d'Economie Politique* de Mill, ou ceux d'Alfred Marshall, ne pourraient être retenus en bloc que si l'on n'avait pas progressé depuis leur publication, ce qui n'est pas le cas. Par contre, on pourra examiner l'originalité de tel ou tel élément constitutif, aussi strictement délimité que possible, l'avantage comparatif ou la courbe de demande sur un marché donné par exemple, cet élément pouvant d'ailleurs être constitué aussi bien par une hypothèse que par un concept, un raisonnement ou une méthode d'étude.

L'ensemble de ces trois choix a des conséquences avantageuses en même temps que des inconvénients. Tout d'abord, on acquiert la vision rétrospective d'un développement collectif de la science économique. Les géants traditionnels de l'histoire de la pensée économique perdent leur place privilégiée. Du point de vue des caractéristiques de la science actuelle, qu'ont apporté Smith, Ricardo, Marshall ou Keynes ? Quelques concepts ou raisonnements nouveaux peut-être, mais pas nécessairement plus que Boisguillebert, Lauderdale, Cournot, Dupuit ou Slutsky. A la place de quelques dizaines de noms il nous faut en retenir des centaines et même des milliers.⁷

En second lieu, on se trouve contraint de réécrire sans cesse l'histoire de l'économie politique. Les manuels aussi bien que les monographies se démodent vite, même lorsqu'ils portent sur des auteurs très anciens. Cette « obsolescence » n'est pas seulement l'effet des recherches que l'on effectue dans les bibliothèques. Certes, il est évident que l'on n'a pas terminé d'explorer les ouvrages ou périodiques publiés dans les diverses langues européennes aux XVII^e et XVIII^e siècles. Avec l'approfondissement des recherches on recule sans cesse la date des « découvertes » au profit de prédécesseurs de Smith ou même de Quesnay ignorés jusque là (cf. James 1965, pp. 21-22). On découvre sans cesse de nouveaux auteurs ou des travaux inconnus d'auteurs célèbres. Le point essentiel, cependant, est qu'il faut sans cesse relire les travaux déjà étudiés en fonction des incessantes transformations de la science économique actuelle. La « révolution keynésienne », par exemple, conduit à la réhabilitation d'auteurs mercantilistes chez lesquels Heckscher ne voyait rien d'intéressant, en même temps que celle de Lauderdale ou de Gesell.⁸

Le principal avantage de ces choix est de rendre la recherche en histoire de la pensée « objective ». On dispose de critères bien définis pour apprécier l'apport d'un auteur quelconque: Un problème comme celui de l'originalité de Juglar devient facile à résoudre. La première étape consiste simplement à examiner ce qu'il écrit à la lumière de ce que nous « savons » aujourd'hui. Certes, cet examen exige une connaissance approfondie de la théorie économique actuelle, non pas dans un seul domaine, comme celui du cycle, mais dans tous les domaines. On ne sait jamais. Il se peut que l'on trouve quelque part un exposé, ou une anticipation, peut-être exprimés dans une terminologie différente de la nôtre, de ce que nous appelons maintenant l'équation de Slutsky ou le modèle de Harrod. A défaut d'historiens parfaitement au courant de la pensée économique actuelle, il faut préconiser la coopération d'historiens spécialisés dans différents domaines de cette pensée. Le but est d'établir la liste des concepts, hypothèses, raisonnements et méthodes qui sont retenus dans la science actuelle ou, plus correctement, en reconnaissant dans une certaine mesure l'imperfection de cette science, les éléments qui ne sont pas exclus actuellement. Il suffit alors de savoir, pour chacun de ces éléments, s'il constitue un apport de Juglar ou si on peut retrouver son existence antérieurement. Il faut chercher des travaux publiés avant ceux de Juglar dans lesquels apparaîtrait l'élément considéré. Si l'on ne trouve rien, on peut reconnaître à Juglar l'antériorité sur ce point, sous réserve de recherches historiques entreprises ultérieurement. Dans l'état actuel de la science économique l'originalité de Juglar est alors établie de façon objective, indiscutable. Elle est simplement révisable en fonction de « progrès » ultérieurs.

Au contraire, si l'on ne consent pas à faire les trois choix dont nous avons parlé, l'appréciation devient subjective et discutable. L'établissement d'une originalité « subjective » ne peut être incontestable. Il faut prouver que notre auteur ne connaissait pas ce qui a été écrit avant lui sur tel ou tel sujet. Cela suppose d'abord la preuve qu'il n'a pas lu les travaux de ses prédécesseurs, preuve qu'il est souvent difficile d'apporter de façon irréfutable. Cette preuve, cependant, ne suffit pas. Il faut

⁷ Nous pensons en particulier, bien entendu, à la *History of Economic Analysis* de Schumpeter.

⁸ Voir dans Keynes (1936, trad. fr. 1942) les « Notes sur le mercantilisme » et la réponse de Heckscher dans la dernière édition de son ouvrage sur le mercantilisme.

encore prouver que les idées de ses prédécesseurs ne lui sont pas été transmises de façon indirecte, par l'intermédiaire d'autres auteurs ou par les canaux insaisissables de la « pensée collective », véhiculée par la presse, la tradition orale, etc.

Si l'on veut prendre en considération tout ce qui est original dans l'acceptation la plus commune de ce terme, c'est-à-dire tout ce qui apporte quelque chose de neuf, sans s'occuper de ce qu'est l'économie politique de nos jours, on se heurte, comme nous l'avons vu, à une multiplication encombrante des ayants-droits. Les théories fausses, les hypothèses inacceptables, les méthodes et les concepts inféconds, ont été légion au cours des siècles. Il faut faire des choix mais comment les effectuer de façon vraiment « objective »? Dans le cas des synthèses, le problème est encore plus difficile. D'abord parce qu'elles incorporent en général des jugements de valeur, que l'on ne peut pas davantage juger de façon objective aujourd'hui que jadis. Surtout parce que toute synthèse, sauf plagiat caractérisé, est originale au sens strict.

Parmi les critères de sélection possibles, en dehors de ceux que fournissent les caractéristiques et le contenu des analyses actuelles, il est séduisant de retenir la valeur euristique de l'apport considéré. Il nous faut alors évoquer une conception de l'histoire de la pensée économique tout à fait différente dans son principe, une conception que nous approuvons personnellement mais dont nous reconnaissons les dangers, en particulier celui de « désobjectivisation ».

On peut en effet critiquer de deux façons très différentes la conception « objective » de l'histoire de la pensée et de l'originalité que nous venons d'exposer. Si l'on ne croit pas à un « progrès » de la connaissance économique, si l'on pense que les analyses proposées à un moment et dans un milieu donnés constituent des réponses à des problèmes spécifiques, et qu'elles sont au demeurant inséparables de jugements de valeur reflétant une éthique ou un intérêt de classe particuliers, il est clair que la notion d'originalité ne peut être définie de la façon dont nous venons de le faire. L'originalité doit être appréciée uniquement en fonction des idées et des conditions prévalant dans le milieu considéré. Telle est l'opinion d'un certain nombre d'auteurs que Blaug réunit sous le terme de « relativistes » pour les opposer à ces « absolutistes » auxquels il tend à donner raison.⁹ Les thèses des premiers nous semblent contenir une large part de vérité mais il n'est pas nécessaire de les approuver, même partiellement, pour s'opposer à la conception « objective » de l'histoire de la science que nous avons cherché à caractériser. En d'autres termes, on peut être « absolutiste » sans renoncer à considérer l'originalité subjective, sans fragmenter les travaux en analyses, concepts ou instruments indépendants, sans apprécier par rapport à nos seules connaissances.

Il nous semble possible d'opposer à la position prise par Blaug et par de nombreux auteurs l'exemple de l'histoire de la physique, de l'astronomie ou de n'importe quelle autre science « naturelle ». Supposons que dans le domaine de ces sciences il existe un progrès scientifique, une « vérité » universelle que l'humanité découvre morceau par morceau, pierre par pierre. L'histoire de la physique doit-elle en conséquence consister exclusivement en une tentative de chronologie de la découverte de chacun des éléments constitutifs de la physique moderne ? L'originalité d'un auteur doit-elle consister exclusivement en une découverte, ainsi qualifiée ? En répondant par l'affirmative à ces deux questions, on se trouve contraint de laisser inexplicé le passage d'un état des connaissances à un autre. Le progrès scientifique s'effectue alors par une multitude de sauts mystérieux qu'il est tentant d'attribuer au génie des « inventeurs ». ¹⁰ Ceux-ci se voient reconnaître collectivement une responsabilité excessive dans l'amélioration de la connaissance. On néglige notamment la valeur euristique des « apports » de ceux qui n'ont rien inventé mais qui sont souvent à l'origine de l'invention des autres.

En d'autres termes, une chronologie des inventions ou des découvertes ressort de la *statique comparative*. Elle n'éclaire pas le phénomène du progrès scientifique, lequel est obligatoirement dynamique. Elle ignore les enchaînements. L'explication, ou plus correctement, la compréhension, du processus de transformation des connaissances ne peut être obtenu que si l'on donne une place

⁹ Voir l'Introduction dans Blaug (1962).

¹⁰ C'est précisément ce que fait Schumpeter à propos de Juglar. Comme nous essayerons de le montrer plus loin, l'idée d'une insertion de la crise dans un cycle était universellement admise au milieu du XIX^e siècle en médecine. Le génie de Juglar, si l'on veut absolument recourir à ce terme, a consisté dans ces conditions à établir un rapport entre ce qu'il avait appris à l'École de Médecine et le problème de la crise économique auquel il s'intéressait dans les années cinquante.

essentielle à la valeur euristique des travaux considérés, ce qui suppose que l'on renonce aux trois choix que nous avons distingués.

Le fait qu'à une certaine date on a découvert un élément de la « vérité » d'aujourd'hui n'est pas nécessairement important. Il peut n'avoir eu aucun effet, si la découverte est restée inconnue par exemple. Au contraire, la redécouverte, bien plus tard, du même élément peut avoir une grande importance soit parce qu'elle est diffusée soit parce que l'on prend soudain conscience de l'importance de l'élément en question et en particulier que l'on en tire des conséquences.

Mais, si l'on veut tenir compte de la valeur euristique de l'apport de chacun (et, par définition, une histoire de la science ne peut pas ne pas en tenir compte), il faut admettre que l'erreur elle-même peut être importante et avoir un effet favorable au progrès des connaissances. Les économistes américains le savent bien lorsqu'ils utilisent le terme « stimulating » pour qualifier favorablement les travaux de leurs collègues. On peut par exemple estimer que toutes les théories de Milton Friedman sont fausses et reconnaître néanmoins qu'elles sont à l'origine de discussions fécondes. De même, les synthèses exercent une influence sur l'évolution de la pensée économique. En rapprochant des éléments souvent éloignés, en montrant les implications d'une théorie particulière, en suscitant des réserves, elles sont souvent à l'origine de recherches nouvelles. Peut-on vraiment avoir une idée plausible du développement de la science économique si on néglige, en tant que telles, les synthèses d'Adam Smith, de Ricardo, de Mill ou de Keynes ? A-t-on vraiment le droit, comme le fait Schumpeter, de préférer Justi à Smith ?

La valeur euristique d'un travail se juge à ses résultats. Mais ces derniers ne dépendent pas uniquement des caractéristiques intrinsèques du travail considéré. Elles dépendent aussi du nombre de personnes atteintes par ce travail et de la force de conviction de l'auteur relativement à tel ou tel point de son analyse. A cet égard, la *Théorie Générale* ne peut manquer d'avoir une place de premier plan dans l'histoire de la science économique même s'il était vrai que Keynes n'a finalement apporté aucun élément qui soit à la fois valide et nouveau.

Aucune méthodologie de l'histoire de la pensée ne peut être poussée jusqu'au bout de sa logique. Il faut faire un compromis entre des objectifs différents. L'histoire de la pensée conçue comme une chronologie des découvertes, si elle n'explique pas la partie la plus intéressante du développement scientifique, a l'avantage de réduire au minimum la part des spéculations. Seule l'histoire de la pensée conçue comme analyse dynamique d'un processus est vraiment « historique », mais pour cette raison même elle permet des interprétations nombreuses entre lesquelles on ne peut trancher de façon rigoureuse.

Nous avons conscience des nécessités de ce compromis. Nous ne répondrons par conséquent pas par l'affirmative ou la négative à la question de l'originalité de Juglar. Il nous semble qu'il est dans une large mesure possible de présenter les éléments de fait du problème mais que sa solution proprement dite (Juglar est très original, peu original ou pas du tout original) relève de l'appréciation de chacun, de la signification qu'il donne au mot. La réponse que nous chercherons devra par conséquent être qualifiée. Nous apprécierons l'originalité de Juglar aussi bien du point de vue « objectif » que du point de vue « subjectif ».

Dans la discussion de l'originalité « objective », nous commencerons par faire le triple choix évoqué plus haut. Nous chercherons les caractéristiques de l'analyse de Juglar, et apprécierons l'originalité de chacune d'entre elles en fonction non seulement de ce qui avait été fait avant lui mais de ce que nous pensons maintenant. Puis, nous chercherons à apprécier globalement la contribution des analyses de Juglar à l'évolution de la pensée économique. La discussion de l'originalité « subjective » de Juglar sera nécessairement de nature spéculative. L'importance, pour la compréhension de la « dynamique des connaissances », de l'explication du processus intellectuel qui a permis à Juglar d'apporter quelque chose de neuf nous excusera peut-être d'avoir tenté une interprétation personnelle.

Avant d'aborder le problème de l'originalité, il nous paraît utile de décrire rapidement la vie et les travaux de Juglar et cela dans un triple but. Nous avons tout d'abord été gêné personnellement, au départ, par l'inexistence d'une chronologie détaillée de la vie et de la production de notre auteur. En ébauchant cette chronologie, nous pensons faciliter les premières recherches des personnes qui s'intéresseront à Juglar dans l'avenir, en même d'ailleurs que la lecture de notre propre travail. C'est dans cette partie descriptive, ensuite, que nous pourrions consigner certains des renseignements que nous avons obtenus sur Juglar et qu'il serait dommage de laisser perdre, même s'ils ne sont pas

indispensables au traitement de notre sujet. Il nous semble nécessaire, enfin, de mettre un peu d'ordre dans l'encombrement des œuvres de Juglar pour situer dans le temps et dans l'objet l'apport dont nous voulons apprécier l'originalité.

Un quatrième objectif serait concevable dans le cadre du sujet que nous voulons traiter. A partir de la connaissance de la vie de Juglar on pourrait peut-être tenter une appréciation du personnage lui-même. Si nous renonçons à le faire, c'est d'abord parce que nous n'avons pas tous les éléments de fait nécessaires. Mais c'est surtout parce qu'une appréciation sur l'originalité d'une vie ou d'un homme est vraiment trop matière à controverse et à jugement individuel, sauf excentricités majeures, inexistantes dans le cas qui nous occupe.

II. L'ŒUVRE DE JUGLAR

Clément Juglar est né en 1819 et mort en 1905. Pendant ces quatre-vingt-six années il semble bien qu'il ne se soit à aucun moment consacré à autre chose qu'à l'étude, celle de la médecine d'abord, de l'économie politique ensuite. Le phénomène est somme toute assez rare. Les historiens de la pensée notent, à propos de l'Angleterre en tout cas, que ce n'est qu'à partir de 1870-1880 que les économistes cessent d'être des amateurs, dont le métier principal est d'être banquier, négociant, administrateur ou militaire, pour devenir des professionnels.¹¹ Mais ces professionnels sont des professeurs et, pour utiliser une formule administrative actuelle, ils se partagent entre la recherche et l'enseignement. Juglar n'a pas eu de chaire, à l'exception d'un cours de « statistique », complémentaire de celui de Levasseur, à l'Ecole Libre des Sciences Politiques pendant les quelques années suivant la fondation de l'Ecole. N'ayant pas eu à exercer un métier, n'ayant pas eu à faire de cours, ayant été doué, semble-t-il, d'une grande persévérance et d'une grande capacité de travail, il a été libre d'approfondir sans être diverti les recherches vers lesquelles son bon plaisir l'orientait.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, qu'à partir du moment où il abandonna la médecine, vers 1850, et jusqu'à sa mort, cinquante-cinq ans plus tard, il ait été en mesure de publier un nombre impressionnant de travaux sur des sujets, en apparence en tout cas, variés. Cette étendue de la période de « production » à considérer et cette variété nous posent un double problème. Dans quelle direction chercher son originalité? Faut-il s'interroger sur ses opinions relatives à la colonisation de l'Algérie, comme sur son analyse de l'octroi, sa critique du bimétallisme ou ses réflexions sur l'agriculture allemande? L'économie politique a sensiblement évolué de 1850 à 1905. Faut-il considérer son originalité par rapport à ce qu'elle était en 1850 ou bien par rapport à ce qu'elle était en 1889, date la publication de l'édition la plus connue de son ouvrage principal, ou bien faut-il considérer son originalité à différentes dates, en tenant compte, de l'une à l'autre de ces dates, des progrès accomplis par les autres auteurs aussi bien que des progrès qu'il accomplit lui-même?

C'est à ces problèmes que nous chercherons une solution (de commodité sinon de principe) au terme d'une présentation faite de « l'extérieur » de l'essentiel de cette vie scientifique, dans laquelle il sera surtout question des débuts (antérieurement à la date de publication de la première édition de l'ouvrage, qui l'a rendu célèbre, sur les crises commerciales et leur retour périodique). Le découpage que nous avons effectué dans la vie de Juglar n'a rien d'incontestable. Cette longue existence, en effet, peut être divisée de différentes façons, selon par exemple que l'on mette l'accent sur le développement de son œuvre ou sur les étapes majeures de sa carrière. Dans le premier cas, il faudrait se référer à la publication de ses ouvrages principaux, dans le second aux distinctions les plus marquantes, telle que son élection à l'Institut. Nous avons choisi un compromis, un peu en fonction de ce que nous avons à dire de particulier, en distinguant quatre périodes de longueur très inégale:

- 1819-1851: naissance, formation médicale et abandon de la médecine
- 1851-1856: admission dans le cercle des économistes
- 1856-1862: première formulation du cycle
- 1862-1905: extensions et perfectionnements

Cette description sera suivie de commentaires sur l'unité de l'œuvre.

¹¹ Cf. Hutchison (1951) pp. 30-31. Même Marshall, que Hutchison classe dans la première génération des économistes universitaires, enseigne la philosophie morale et politique, etc., en même temps que l'économie politique.

A. 1819-1851: formation médicale et abandon de la médecine

Clément Juglar est né le 15 octobre 1819 à Paris, dans la maison de la rue Saint-Jacques qu’habitait le Docteur Juglar, son père, et que continuent en 1966 à habiter ses descendants, entre la Faculté de Droit, que Juglar ne fréquenta pas, et l’église Saint Jacques du Haut-Pas dont il fut un paroissien actif.

Nous n’avons pas cherché à savoir grand-chose sur sa famille. Son père est né dans les Basses-Alpes, à Saint-André, dans l’arrondissement de Castellane. « Une des plus honorables familles » de ce département, nous dit l’article de Juglar dans le Dictionnaire des Basses-Alpes.¹² Un membre de la famille, oncle ou grand-oncle de Juglar, était député sous la Révolution.¹³ La mère de Juglar, nous dit Beauregard, vient « d’une ancienne famille normande ». On peut encore noter que, par tradition, par conviction ou du fait de la localisation de leur demeure rue Saint-Jacques à proximité de celle des Arnaud, le catholicisme de Juglar prend une nuance janséniste qu’illustre entre autres le fait que nombre de membres de la famille se sont fait enterrer autour de Port-Royal.

Clément Juglar fait ses études de médecine à Paris. Interne des hôpitaux et hospices civils de Paris, il soutient sa thèse de doctorat le 19 août 1846. Nous avons parcouru cette thèse dont le sujet est « l’influence des maladies du cœur sur les poumons ». Thèse courte, comportant beaucoup de citations. Beauregard nous dit qu’elle fut très remarquée. Notons que, parmi les examens cliniques que Juglar eut à passer, et qui sont mentionnés sur l’exemplaire de la thèse, il fut interrogé sur « les crises dans les maladies éruptives ». Le fait n’a rien d’extraordinaire en soi, mais il nous rappelle que la notion de crise était, et est toujours, une notion que l’on approfondit surtout en médecine, comme nous le verrons dans la section 4.

Juglar a-t-il exercé la médecine? Les affirmations sur ce point sont contradictoires. Monsieur de Mathan se souvient d’avoir entendu son beau-père, Louis Juglar, le fils de Clément Juglar, répondre par la négative à cette question et préciser qu’il se consacra exclusivement à des études statistiques sur certaines maladies. Alors que, selon Beauregard, « le succès de ses débuts lui promettait, dans cette voie, la plus brillante carrière », pourquoi Juglar abandonna-t-il la médecine pour l’économie politique. Sa petite-fille, Madame de Mathan-Juglar, nous garantit qu’il n’a tué personne. Peut-être sa vocation médicale devait-elle trop à l’influence d’un père lui-même médecin? Beauregard comme le biographe anonyme des Basses-Alpes nous fournissent une interprétation de ce changement d’orientation que peu de médecins entendraient aujourd’hui sans se sentir offensés: « son esprit y aperçut trop vite des limites qu’il ne pourrait franchir », pense Beauregard, et le biographe des Basses-Alpes: « il sentait les limites de la science ». Tous deux pensent que les bouleversements apportés par la révolution de 1848 constituent l’explication essentielle, par l’intérêt pour les phénomènes sociaux qu’ils suscitèrent chez le jeune médecin. Si nous ne sommes pas personnellement convaincu par cette interprétation, que nous trouvons un peu trop facile, nous sommes d’accord avec ces deux auteurs quant à l’importance de cette formation médicale approfondie dans l’orientation que prirent les travaux de Juglar à l’intérieur de l’économie politique comme dans les caractéristiques de leurs résultats.

B. 1851-1855: premiers travaux et admission dans le cercle des économistes

En 1851, un jeune député, Sainte-Beuve, propose un abaissement radical des barrières douanières. L’Assemblée Nationale discute passionnément ce projet et le repousse après une intervention remarquée de Thiers en faveur du protectionnisme. Dans le *Journal de Economistes* et à la Société d’Economie Politique, tous deux libre-échangistes, on commente abondamment le projet de Sainte-Beuve et les arguments de Thiers. C’est à ce propos qu’apparaît, en 1851, le premier écrit de Juglar sur les questions économiques. Il s’agit de brèves remarques sous la forme d’une *Lettre sur les*

¹² *Dictionnaires biographiques départementaux*, volume *Basses-Alpes*. Cette biographie très lyrique ne contient à peu près rien, en dehors de belles envolées sur l’influence de la Provence, qui ne soit dans la notice de Beauregard.

¹³ Monsieur de Mathan nous a indiqué que le nom de Juglar signifie jongleur en provençal et il nous a raconté, d’après des lettres aujourd’hui disparues, une anecdote assez caractéristique de l’époque 1814-1815 sur l’opportunisme politique de cet ancien député, alors maire, qui vit passer le « tyran » en route vers l’île d’Elbe, le « sauveur » en route vers Paris et commenta favorablement son départ définitif cent jours après.

céréales en réponse à M. Thiers, lettre qui ne dépasse pas une page du *Journal des Economistes* (vol. 30, p. 153).

Cette lettre est intéressante à plusieurs titres. Juglar commence de la façon suivante: « Monsieur, avec toutes les personnes s'occupant un peu d'économie politique, j'ai été fort surpris des affirmations prodiguées par M. Thiers ». Cette entrée en matière montre que Juglar s'intéressait déjà depuis un certain temps aux problèmes économiques. Elle annonce aussi que Juglar soutient les propositions de Sainte-Beuve et critique Thiers. Or il est à cet égard essentiel de se replacer (en lisant les *Annales de la Société d'Economie Politique*, par exemple) dans le monde des économistes de l'époque. La Société d'Economie Politique est un « club », assez semblable somme toute à ceux d'aujourd'hui. Horace Say le compare, lors d'une réunion tenue le 10 novembre 1852, au Political Economy Club de Londres.¹⁴ Le nombre des membres est de 80 en 1849, de moins de 120 en 1859. N'y entre pas qui veut: « le bureau choisit les nouveaux membres parmi les personnes qui se sont fait connaître par des travaux économiques ou des services rendus à la science » En fait, le grand homme de la Société d'Economie Politique jusqu'à l'époque qui nous intéresse est Frédéric Bastiat, mort en 1850 et à qui la Société, avec d'autres associations, élèvera une statue dans les Landes en 1878. Les nuances qu'apporte Léon Faucher, député sous Louis-Philippe puis ministre de la République, à la doctrine du libre échange le font excommunier, bien qu'il ait été un des premiers membres.¹⁵ Est-ce douter à tort du caractère purement scientifique de cette Société que de penser que la prise de position de Juglar en faveur du libre échange était de nature à faciliter son entrée dans le groupe des économistes? Une troisième caractéristique de cette courte lettre est également révélatrice: Juglar apporte et commente des chiffres. Contre les arguments « protectionnistes » de Thiers, il n'emploie pas les arguments purement doctrinaux que l'on trouve dans toutes les bouches, sous toutes les plumes. Il apporte quelque chose de plus rare: des statistiques utilisables à l'appui de ces arguments.

Après la publication de cette lettre le *Journal des Economistes* lui est ouvert. Il y développe des analyses libre-échangistes puis, presque simultanément, en 1852, il y publie le résultat de recherches démographiques qu'il a dû entreprendre quelque temps auparavant, peut-être avant sa première publication. C'est à bon droit, nous semble-t-il, que Beaugregard voit dans ces études sur le mouvement de la population depuis le début du siècle, publiées en 1852 dans le *Journal des Economistes* et en 1854 dans l'*Annuaire de l'Economie Politique* de Maurice Block, la « transition démographique » par laquelle Juglar est passé pour aller de la médecine à l'économie politique. On trouve même dans ces études la transition vers le secteur particulier de l'économie qu'allait analyser notre auteur pendant plus d'un demi-siècle: la conjoncture. Dans ses analyses statistiques minutieuses du mouvement des naissances, des mariages et des décès, Juglar attribue dès 1852 une influence marquée à la conjoncture économique. Cela prouve qu'il connaît les dates de prospérité et les dates de difficultés économiques, qu'il a étudié dans un but démographique les oscillations de l'activité économique.

Fin 1852, « sa vocation était désormais fixée: il était statisticien et économiste libéral » note Levasseur dans l'article nécrologique qu'il consacre à Juglar en 1905.¹⁶ Ajoutons: il était déjà informé de l'histoire des crises. Il est élu, précisément à la fin de 1852, membre de la Société d'Economie Politique et admis le 10 janvier 1853, en même temps que Courcelle-Seneuil. Cette admission est très importante. Pour un homme comme Juglar, n'exerçant aucun métier, n'ayant aucune fonction officielle et en particulier aucune chaire, la qualité de membre de la Société d'Economie Politique est à la fois une intégration dans le milieu international des économistes et une formation aux idées et analyses dominantes. Nous avons retrouvé dans ses papiers de nombreuses enveloppes adressées à « Monsieur le Docteur Clément Juglar, membre de la Société d'Economie Politique ». C'est de ce titre

¹⁴ Cf. *Annales de la Société d'Economie Politique*, vol. 1, pp. 339 et suivantes.

¹⁵ En dehors de la doctrine du libre-échange, les membres de la Société d'Economie Politique partagent une grande méfiance envers la « réglementation » étatique et a fortiori les doctrines socialistes. Mais il serait erroné de considérer la Société comme dès le départ réactionnaire. Pour reprendre la terminologie du Professeur Lhomme, on n'est pas encore dans la période de contestation de la suprématie bourgeoise, qui se manifesterait par un raidissement réactionnaire sous la Troisième République. Les premiers membres de la Société (Garnier, Dunoyer, Auguste Blanqui, Blaise des Vosges et même Bastiat) sont plutôt républicains. Proudhon, invité à la séance du 10 mars 1844, écrit ceci au sujet des membres de l'époque: « il y a là de braves garçons, hommes instruits, de bon sens et de goût, avec lesquels il y a plaisir à se rencontrer ». Cf. *Annales de la Société d'Economie Politique*, volume XVI, page XXIV.

¹⁶ *Journal de la Société de Statistique de Paris*, avril 1905, pp. 125-127.

qu'il se recommande pour écrire aux directeurs de la statistique et aux directeurs de banque anglais, américains, allemands ou italiens auxquels il demande des documents. Assidu aux dîners de la Société le 10 de chaque mois, il rencontre les économistes les plus connus de l'époque, Dunoyer, Michel Chevalier, Joseph Garnier, Wolowski, Horace et Léon Say, Hyppolyte et Frédéric Passy, Guillaumin, dont certains sont membres de l'Institut. Il rencontre aussi de célèbres économistes étrangers tels que Bagehot, Bonamy-Price, Ferrara ou Giffen.

En 1860, lors de la fondation de la Société de Statistique de Paris, il sera l'un des premiers membres. On peut remarquer à quel point la composition des deux sociétés se chevauche: le premier président effectif (Villermé est président d'honneur) est Michel Chevalier; Wolowski, Léonce de Lavergne, Hyppolite Passy sont vice-présidents. Vingt ans plus tard, Juglar sera vice-président de la Société d'Economie Politique et président de la Société de Statistique de Paris, juste avant Levasseur et bien avant A. de Foville. En 1888, il sera également président de la Société d'Economie Sociale. Il sera l'un des premiers collaborateurs de *l'Economiste français* en 1873, l'un des premiers membres de l'Institut International de Statistique en 1885.

Dans l'ensemble, Juglar occupe rarement les premières places. Assidu aux réunions, il intervient relativement peu: Mais, sans être très en vue, il est loin de subir un quelconque ostracisme. Les grands économistes de l'époque ont confiance dans ses idées, qui sont conformes à l'orthodoxie libérale. Tout au plus peut-on se risquer à avancer que ses analyses documentées, appuyées sur une observation minutieuse et chiffrée, ennuient peut-être un peu les militants qu'ils sont presque tous. En tout cas, dans les huit premières années suivant son admission à la Société d'Economie Politique, Juglar n'intervient à notre connaissance qu'à deux reprises. Une fois, il observe que le contraste entre le succès de l'immigration aux Etats-Unis et l'échec de la colonisation en Algérie s'explique dans une large mesure par l'intervention arbitraire de l'Etat dans le second cas. L'autre fois, il fait une minutieuse communication sur l'exposition de Florence, à laquelle il se trouvait « par hasard », description à notre avis ennuyeuse et sans aucune espèce d'intérêt.

C. 1856-1862: première formulation du cycle

En 1856, Juglar publie son premier article sur les crises, dans *l'Annuaire de l'Economie Politique* qu'édite Maurice Block. Nous avons vu, cependant, que dès 1852 une étude de la conjoncture se trouve implicitement dans ses études sur le mouvement de la population. En 1857, dans le *Journal des Economistes* paraît en plusieurs morceaux l'article intitulé « Des crises commerciales et monétaires de 1800 à 1857 ». L'insertion de la crise dans un cycle à trois phases, dans lequel elle ne fait que séparer la période de prospérité de la période de liquidation, « l'explication » de ce mouvement de la conjoncture par l'évolution des postes du bilan de la banque centrale et l'élimination de l'influence des causes contingentes apparaissent tout à fait clairement.

Les articles de Juglar sont-ils remarquables? Il faut répondre par l'affirmative à cette question, encore que l'on ne puisse évaluer avec précision l'ampleur de leur résonance. Nous savons qu'ils ont en tout cas été remarquables par Hyppolyte Passy et par Levasseur. A la réunion du 5 septembre 1857 de la Société d'Economie Politique, présidée par Charles Dunoyer et à laquelle Juglar est absent, on spéculait comme un peu partout à Paris à cette date sur les causes de la crise. Léonce de Lavergne et Dupuit ont leur interprétation, ce dernier se référant en particulier aux conséquences de la guerre. Hyppolyte Passy commente alors longuement les « relevés que vient de publier M. Clément Juglar ». Il estime que « l'inspection de ce tableau donne la clef du mécanisme des crises, de leur origine, de leur développement, de leur terminaison » (c'est nous qui soulignons), Mais le Doyen Pellat, Michel Chevalier, Charles Dunoyer n'en proposent pas moins leur propre interprétation. Pour Renouard, la crise est à la fois le produit de la disette, de la guerre, du développement excessif des travaux publics, de l'esprit de spéculation, de la situation morale déplorable du pays, qui préfère trop les jouissances physiques et le luxe aux nobles préoccupations. « La discussion a dû rester inachevée, par suite du voisinage d'une compagnie un peu bruyante » (on était au Café Corazza, au Palais Royal).¹⁷ Hyppolyte Passy parle aussi à l'Académie des Sciences Morales et Politiques des articles de Juglar. Levasseur, d'autre part, dans le chapitre 8 de l'ouvrage qu'il publie en 1858 sur *La question de l'or*, écrit ceci:

¹⁷ cf. *Annales de la Société d'Economie Politique*, vol. II, pp. 489 et suivantes

« la marche générale des crises commerciales a été très bien exposée par M. Clément Juglar dans le *Journal des Economistes* (avril et mai 1857) » (Levasseur 1858, p. 243).

En 1860, l'Académie des Sciences Morales et Politiques, sur proposition de sa Section d'économie politique (dont la plupart des membres sont également membres de la Société d'Economie Politique et où siège en particulier Hippolyte Passy, dont nous venons de parler), ouvre un concours pour l'attribution du prix Bordin sur le sujet suivant:

« Rechercher les causes et signaler les effets des crises commerciales survenues en Europe et dans l'Amérique du Nord durant le cours du XIX^{ème} siècle... Ces crises ont été fréquentes à toutes les époques. Mais, à mesure que les relations commerciales ont acquis de nouveaux développements, leur action perturbatrice s'est étendue de proche en proche sur un plus grand nombre de points. Les recherches devront porter principalement sur celles de ces crises qui ont entraîné les commotions les plus générales ».¹⁸

Deux concurrents déposent un mémoire avant le 1^{er} décembre 1860, délai de rigueur. Le rapport que présente Wolowski à la fin de 1861 est repris par Juglar en préface de la première édition de son ouvrage, publié en 1862. Après trois pages d'analyse élogieuse, Wolowski conclut ainsi: « tel est le mérite du mémoire N° 2 et, bien que cet important travail laisse à désirer du côté du style et de l'ordre dans lequel les matières se trouvent présentées, la section d'Economie politique et de Statistique n'hésite pas à proposer de décerner le prix à l'auteur ».¹⁹ Juglar, ou son éditeur Guillaumin, juge préférable de couper ce passage, ce qui est d'ailleurs naturel.

Juglar publie, avec quelques corrections, son manuscrit en 1862 sous le titre *Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats-Unis* (« ouvrage couronné par l'Institut »... « par le Dr. Clément Juglar, Membre des Sociétés d'Economie Politique et de Statistique de Paris »). Il reste vrai que l'ouvrage « laisse à désirer du côté du style et de l'ordre dans lequel les matières se trouvent présentées ». Même la table des matières est à peu près incompréhensible. Il contient, pourtant, comme nous chercherons à le montrer plus loin, l'essentiel de l'apport de Juglar, et cela bien que l'on puisse préférer étudier cet apport dans la seconde édition, dont la dimension est double et le plan plus clair, parue en 1889.

D. 1862-1905: extensions et perfectionnements

Si nous avons regroupé en une seule période quarante-trois années très remplies, c'est avant tout pour ne pas nous perdre dans des détails. Juglar travaille beaucoup, sa réputation s'établit de plus en plus et il se voit honorer en conséquence de nombreuses distinctions. En ce qui concerne ses travaux, dont nous avons recensé plus d'une centaine, le plus simple est de reprendre ce qu'en dit Beauregard, en ajoutant à la suite quelques remarques.

« Quelques années seulement après le succès obtenu par son brillant ouvrages sur les crises commerciales et leur périodicité, il en remportait un second en étudiant, dans un mémoire destiné à l'un de vos concours, la question « du Change et de la Liberté d'Emission ». Comme le premier, ce mémoire fut récompensé. C'est qu'en effet l'auteur, une fois de plus, y montrait ces qualités de méthode, de précision, de sûre et nette observation que l'Académie avait, en 1862, jugées dignes d'être admirées et encouragées. Dans cet ouvrage remarquable, lui aussi, bien que moins connu que le premier, Clément Juglar reprenait l'exposé de sa théorie des crises, des symptômes qui les annoncent, des adoucissements, sinon des remèdes, que la prudence et une notion exacte des affaires commandent d'y apporter ».

« Sa réputation allait grandissant. Dès 1865, il était chargé par la Banque de France de publier, en collaboration avec M. Coulet, les Enquêtes anglaises sur les banques. Vers la même époque, on

¹⁸ Séance publique du 26 mai 1860. Cf. *Compte-Rendus des Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques* LIII (1860), p. 186. Beauregard (de même que le biographe des Basses-Alpes) fait une erreur lorsqu'il prétend que l'Académie demandait aux concurrents « non seulement de décrire les crises et d'en rechercher les causes et l'évolution, mais d'étudier leur retour périodique, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis ». C'est Juglar qui choisit ces trois pays à l'intérieur des deux continents proposés par l'Académie, et c'est lui qui fait apparaître le retour périodique. Si l'Académie s'y était référée, cela signifierait qu'elle avait officiellement reconnu la validité des analyses publiées par Juglar dans le *Journal des Economistes*, ou bien (l'originalité de Juglar s'en trouverait affectée) que ces idées étaient couramment admises à l'époque.

¹⁹ Cf. *Compte-Rendus des Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques* LVIII (4^{ème} trimestre 1861), p. 483.

remarquait son importante déposition (elle constitue un volume in-folio enrichi de nombreux tableaux) dans l'enquête sur la Circulation fiduciaire, puis des renseignements précieux qu'il fournit au cours de l'enquête sur la question monétaire ouverte à la fin du Second Empire ».

« Toujours actif, sa notoriété ne cesse de grandir: il est bientôt celui dont chacun demande le concours. Au Dictionnaire des Finances de Léon Say, il fournit, en une étude relativement brève, mais complète, le plus remarquable exposé de l'organisation et de l'histoire des Banques de dépôt, d'escompte et d'émission. Le Dictionnaire pédagogique reçoit de lui un admirable article sur la Dette Publique, en même temps que, dans le Dictionnaire général de la politique de Maurice Block, il reprend sa théorie des crises. Il ne cesse d'ailleurs d'en poursuivre la vérification. Il ne constate pas seulement les crises, à mesure que la folie des hommes en produit le renouvellement, il sait les prévoir: on l'appelle le Prophète des crises. Collaborateur des grandes revues économiques, *Economiste Français*, *Journal des Economistes*, il ne cesse d'enseigner et d'avertir. Les titres suivants d'études qui, toutes, méritaient l'attention, suffiront à illustrer cette volonté tenace mise au service d'une idée juste et profonde:

En 1874: Liquidation de la crise de 1874 et reprise des affaires;

En 1879: La baisse des prix et la crise;

En 1882: Tableaux graphiques des crises commerciales et de leur retour périodique d'après les bilans de la Banque de France;

En 1886: Etude brillante et fortement documentée sur la liquidation de la crise et la reprise des affaires;

En 1887: La reprise des affaires en France et à l'étranger;

En 1890: La reprise des affaires, la période prospère, son étendue, sa durée;

En 1895: La crise du Crédit de l'Etat et des Banques aux Etats-Unis;

En 1896: L'influence des crises commerciales sur l'état économique;

En 1901: Les périodes prospères et leur liquidation;

En 1902: Les crises commerciales dans le monde, d'après les bilans des banques. »

Il convient d'ajouter deux remarques et des compléments à ce résumé. Tout d'abord, Juglar fut récompensé pour son mémoire sur la circulation fiduciaire mais il n'obtint pas le prix. L'Académie ne jugea personne digne de le recevoir et partagea le montant dont elle disposait entre plusieurs candidats. En second lieu, si Juglar fut le prophète des crises et s'il réussit souvent à prédire l'évolution prochaine de la conjoncture, il se trompa malgré tout un certain nombre de fois. En 1877, par exemple, il affirmait que l'on était dans la dernière année de la liquidation après la crise de 1873, mais il fallut attendre plus de deux ans la remontée des prix et la reprise de l'activité. La lacune la plus considérable de ce résumé, lacune qui s'explique par le fait qu'il s'agit d'un morceau extrait de la *Notice*, porte évidemment sur la publication en 1889 d'une édition complètement refondue et élargie des *Crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats-Unis*.

Il faudrait citer un grand nombre d'articles sur les crises et les interventions aux nombreux congrès auxquels Juglar participe, comme ceux de l'Institut International de Statistique (Paris, Saint-Petersbourg, Rome), le congrès monétaire international de 1889, le congrès des agents en valeurs mobilière, le congrès international des catholiques. Il faudrait aussi mentionner, comme exemples de la variété de ses articles, ceux qui portent sur la démographie (le dernier est de 1904), le budget, la dette publique, les recettes fiscales, l'octroi, la fortune de la France, les importations de matières premières en Grande-Bretagne, la structure de l'agriculture allemande, la balance des paiements après le traité de commerce avec l'Angleterre, etc. (nous parlerons plus loin de ce qui sort complètement du domaine économique).

Si la renommée de Juglar n'est pas contestable, il faut noter que l'on trouve peu de commentaires de son œuvre. Nous avons découvert dans ses papiers, sous la forme d'une coupure, un commentaire de vingt-huit lignes sur la première édition des *Crises commerciales* paru dans un journal américain ou anglais daté du 19 décembre 1863. En 1863, 1868 et 1890, Wolowski, Hippolyte Passy et Lefebvre présentent respectivement devant l'Académie des Sciences morales et Politiques la première édition des *Crises commerciales*, l'ouvrage *Du change et de la liberté d'émission* et la deuxième édition des *Crises commerciales*. En 1889 et 1890 paraissent deux comptes-rendus de ce dernier ouvrage, le premier dans le *Journal des Economistes* sous la signature de Courcelle-Seneuil, le second dans le *Journal of the Royal Statistical Society*, sans signature. Nous avons cependant retrouvé dans les papiers de Juglar des compliments de la part d'une partie des nombreuses personnes à qui il avait envoyé des exemplaires de ses livres, des tirés à part, ou les brochures qu'il faisait éditer à partir de ses articles ou de ses interventions orales. Ne comptons pas les lettres courtoises reçues de la part

de Napoléon III, de ses ministres, du Gouverneur de la Banque de France, de Thiers, etc. et notons parmi les plus aimables celles de Michel Chevalier, de Newmarch, de Max Wirth, de MacLeod,²⁰ de Brodio (Directeur de la Statistique à Rome).²¹ On trouve la même expression dans la lettre, datée de 1869, de Newmarch, Président de la Royal Statistical Society, et dans l'article anonyme du journal de la même société, paru vingt ans plus tard: le livre de Juglar est « bien connu » (et « hautement apprécié », ajoute Newmarch) en Angleterre. En 1893, un agent de change de New York publie une adaptation de la partie du livre de Juglar qui porte sur les Etats-Unis.²² Les distinctions s'accumulent au fur et à mesure que Juglar vieillit (nous en avons déjà mentionnées certaines): président de la Société de Statistique de Paris et de la Société d'Economie Sociale, vice-président de la Société d'Economie Politique, membre honoraire de la Royal Statistical Society, membre de l'Institut International de Statistique, membre du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques au Ministère de l'Instruction Publique, membre du Conseil Supérieur de la Statistique au Ministère du Commerce et de l'Industrie, Chevalier de la Légion d'Honneur. Nous parlerons plus loin de ses activités et titres non économiques.

Sa candidature est posée à l'Académie des Sciences Morales et Politiques dès 1877. Elle est posée de nouveau en 1878, 1880, 1882 et 1886.²³ Finalement, il est élu le 24 décembre 1892. Nous avons retrouvé deux des notices qu'il a fait publier pour présenter ses « titres à la place vacante dans la Section d'Economie politique ». Elles nous ont personnellement fait sourire. Dans l'une, que nous reproduisons partiellement en annexe, il est dit notamment « que les événements ont marché depuis comme si, sur un échiquier, ils étaient dirigés par la main de l'auteur, comme le prouvent les nombreux tableaux de l'appendice. »

Nous n'avons pas parlé jusqu'à présent de la vie personnelle de Clément Juglar. Nous avons retrouvé un faire-part indiquant qu'il épouse le 4 février 1864 Caroline Guyot, fille du Chef du Bureau des Affaires criminelles au Ministère de la Justice. Leur fils unique, Louis Juglar naît vers 1867. Juglar habite rue Saint-Jacques à Paris ou rue de l'Orangerie à Versailles. Il voyage beaucoup, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays scandinaves, en Russie, en Turquie, en Terre Sainte, au Liban. L'auteur de l'article le concernant dans le *Dictionnaire Biographique des Basses-Alpes* nous assure qu'il aime les grandes marches en montagne. Juglar fréquente assidument les bibliothèques, celle de la Chambre de Commerce, la bibliothèque de Versailles, la bibliothèque de l'Empereur (avec une autorisation spéciale), etc. Il prend beaucoup de notes sur tous les sujets; nous en reparlerons dans la quatrième section. Remarquons aussi qu'il est président des Amis des Monuments Parisiens, qu'il fait partie de la Société des Amis du Louvre et d'autres associations de ce genre comme la Société des Sciences Morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise, ou la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France. Il semble aussi s'intéresser aux collections d'objets de la Salle des Ventes.²⁴

Deux traits méritent d'être notés plus particulièrement: Juglar est un catholique très actif, d'une part, un boursier presque professionnel, d'autre part. Sur son activité de catholique, nous avons

²⁰ MacLeod lui écrit le 21 janvier 1888 pour lui annoncer qu'il est candidat à la chaire d'économie politique d'Oxford, alors vacante, et que, parmi les lettres de témoignage qu'il doit montrer aux électeurs, il aimerait en avoir une de Juglar.

²¹ Brodio est particulièrement chaleureux. Une lettre datée d'un 21 avril (1886 sans doute) commence de la façon suivante: « Le Maître, c'est vous, mon ami, et c'est pourquoi je vous appelle par ce doux nom, et ce n'est pas bien de votre part de me restituer cet appellatif. Chacun à sa place et je suis votre élève dévoué. Vous avez une des têtes les mieux organisées que je connaisse ».

²² « *A Brief History of Panics and their Periodical Occurrence in the United States*, by Clément Juglar, Member of the Institute, Vice President of La Société d'Economie Politique, Englished and edited with an introductory essay setting forth the indications of approaching panic by de Courcy W. Thom, Member of the Baltimore Stock Exchange and of the consolidated Exchange of New York. »

²³ Nous avons retrouvé une lettre de Foville, datée du 4 février 1886, commençant par « mon cher ami » et évoquant « les étranges coalitions entre les partisans de Germain et ceux de C. Clarigny, ..., coalition qui menace maintenant votre candidature presque autant que la mienne. Voilà la Section singulièrement traitée ! Votre succès m'aurait consolé d'un échec depuis longtemps prévu. Tachez que cette consolation ne m'échappe pas ? Tout à vous... » En fait Foville sera élu avant Juglar.

²⁴ Vers la fin de sa vie, il semble reprendre de l'intérêt pour la médecine. Il y a dans les archives une lettre du Docteur Adrien Proust (le père de Marcel Proust) qui invite Juglar à venir à son laboratoire (Laboratoire d'Hygiène à l'Ecole Pratique de la Faculté de Médecine) où il lui montrera les microbes que Juglar désire observer.

retrouvé des éléments nombreux dans les archives examinées. Notons qu'il est membre du Comité de perfectionnement du Cercle des étudiants catholiques de Paris, qu'il est « inscrit l'un des premiers parmi les membres de la Ligue nationale contre l'athéisme », qu'il est secrétaire de l'œuvre des Pèlerinages en Terre Sainte, qu'il fait une conférence sur « le besoin de croire ».²⁵

Son activité de boursier nous semble avoir tellement d'importance que nous en reparlerons plus loin à propos de la nature de son originalité. Hutchison (1951, p. 370) et Henri Denis (1965, p.524) affirment, qu'à l'image de Cantillon ou de Ricardo, Juglar acquit une grande fortune grâce à la spéculation, mettant à profit son analyse du cycle. Madame de Mathan-Juglar s'est insurgée contre le mot de spéculation. Elle a admis un peu de bourse mais estime que l'origine de la fortune de Clément Juglar vient simplement d'un placement heureux dans la Société du Canal de Suez à ses débuts, sur le conseil de Ferdinand de Lesseps qu'il connaissait bien. Les deux explications sont loin d'être contradictoires. Nous avons retrouvé une grande quantité de papiers montrant que Juglar était vraiment un spécialiste international de la bourse, ayant des comptes importants chez des agents de change et des banquiers nombreux, à Paris comme à Londres et à New York. En examinant ses carnets on peut aussi constater qu'il donnait des ordres d'achat et de vente quotidiennement, en tout cas dans la période postérieures à 1880, au comptant comme à terme, qu'il se trouvât à Stockholm, Saint-Petersbourg ou Paris.

Juglar mourut le 28 février 1905, « en pleine vie » selon la formule de Levasseur, alors qu'il pensait à une troisième édition des *Crises commerciales*, expurgée des détails inutiles (Levasseur 1905, p. 127).

E. Unité de l'œuvre de Juglar?

Nous avons donné plus haut une première idée des difficultés que l'étendue de l'œuvre de Juglar créait dans une recherche sur l'originalité. Les choses seraient plus simples si Juglar n'avait produit qu'un seul livre, à une seule date, sur un seul sujet. Mais peut-être la diversité des objets d'analyse ou l'étendue de la période pendant laquelle il a publié des travaux sont-elles purement apparentes ? En répondant par l'affirmative à cette question, Beauregard nous tend une perche que nous sommes tentés de saisir. Faute d'avoir un seul livre, il serait bien commode d'avoir une œuvre qui ne serait que le perfectionnement de l'un des premiers travaux. Citons de nouveau Beauregard:

« Cette longue vie fut d'une admirable unité. Il la donna toute entière à la science, et par un bonheur singulier, c'est au début même de ses travaux qu'il découvrit la loi économique qui devait illustrer son nom et lui assurer parmi les économistes du XIX^e siècle une place enviable, que la postérité lui conservera: la loi des crises commerciales. Démontrer la réalité de cette loi, rechercher dans les faits passés ses principales applications, et parfois en prévoir de nouvelles, dégager les raisons profondes qui l'expliquent, analyser ses résultats puis les suivre dans leurs multiples effets, ce fut la vie de Juglar, ce fut aussi son œuvre; œuvre multiple et variée, car elle embrasse l'étude des innombrables phénomènes qu'engendre l'échange, mais toujours une, puisque les efforts en apparence les plus dissemblables y tendent tous vers un but identique. »²⁶

Grâce à l'unité qu'il découvre dans l'œuvre de Juglar, Beauregard peut concentrer son attention sur l'analyse du cycle telle qu'elle apparaît dans l'ouvrage de 1862. Avons-nous le droit de reconstituer cette unité à partir d'un survol superficiel de son œuvre ? Nous ne le pensons pas, et cela bien que nous soyons convaincu que Beauregard a raison en fait, que l'essentiel de l'apport de Juglar réside bien dans son analyse du cycle, que tout le reste est soit lié à cette analyse, soit de peu d'importance ou d'originalité, et que cette analyse du cycle est caractérisée pour l'essentiel dès 1862, sinon même dès

²⁵ «Lors des fêtes du Centenaire de l'Institut, en 1895, il prit une part active à l'organisation du service qui fut célébré en l'église Saint Germain des Prés pour les membres défunts de l'Institut de France. Il exprima, en cette occasion, à plusieurs reprises, le regret qu'une messe ne fût pas dite chaque année aux mêmes intentions. C'était là, lui semblait-il, une lacune à laquelle il aurait voulu remédier; cette pensée lui était chère, il y revenait souvent, et il la confia aux siens. Sa famille considéra comme un devoir de la mettre à exécution; l'Institut accepta, et malgré quelques obstacles, grâce au zèle ingénieux de plusieurs de ses amis de l'Institut, les intentions de Clément Juglar sont aujourd'hui réalisées » (Beauregard, p. 103).

²⁶ Cf. Beauregard (1908), p. 76. Voir aussi Frédéric Passy (1905): « sans se désintéresser des autres questions, et tout en ayant toujours l'œil ouvert sur les différents aspects de la science, il s'était réservé comme presque un domaine propre toute une région dans laquelle on lui reconnaissait une réelle principauté. »

1857. Peut-être voudra-t-on bien excuser cette métaphore: la pièce est jouée, conformément aux canons classiques, en un seul lieu, à une seule date, autour d'un seul thème d'action. Cela, nous le pensons mais nous ne pouvons le prouver. Pour en apporter la preuve, il faudrait analyser l'originalité de chacun des écrits de Juglar, non pas seulement du point de vue de l'histoire de la théorie du cycle mais du point de vue de toutes les caractéristiques actuelles de notre science. En d'autres termes, l'unité de l'œuvre, lorsqu'elle ne constitue pas une réalité matérielle mais une reconstitution intellectuelle, ne peut simplifier notre tâche. Ce n'est qu'au bout de nos recherches que nous pouvons éventuellement la révéler, comme l'un de nos résultats.

Si nous ne pouvons rien prouver, au point où nous en sommes de notre étude, nous disposons, malgré tout, de quelques présomptions. L'explication des travaux de Juglar ne portant pas directement sur le cycle semble assez facile à découvrir. Pour certains d'entre eux, la démographie par exemple, il y a une liaison indirecte avec le cycle. Au départ, certes, c'est la démographie qui incite vraisemblablement Juglar à s'intéresser au cycle. Mais, ensuite, il s'intéresse à la démographie pour confirmer l'existence et l'importance des oscillations cycliques de l'activité économique. Ce qu'il cherche dans le mouvement des mariages, des naissances et des décès, c'est un mouvement corrélé avec celui des postes du bilan de la banque centrale. En d'autres termes, il cherche un *indicateur secondaire* (ou un *effet*, on ne sait pas toujours très bien), dans la population comme dans le volume des échanges. En 1903, cinquante ans après sa première analyse de l'influence du cycle économique sur la démographie, il publie encore un article, intitulé « Y a-t-il des périodes pour les mariages et les décès comme pour les crises commerciales ? », dans lequel il souligne l'importance de cette influence en cherchant à la justifier par des tableaux statistiques. Ce qui est tout à fait caractéristique de Juglar, c'est que cet article est en réalité un extrait du compte-rendu de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, où Juglar « répond » au « projet du Colonel Toutée pour augmenter la natalité ». On lui fait remarquer que le grave problème français de la baisse de la natalité est redouté précisément parce qu'il s'agit d'une tendance séculaire, que c'est le « trend » seul qui est l'objet du débat et que l'on cherche à corriger, et non les variations cycliques.

Nombreux sont les problèmes que Juglar a cherché à mettre sous l'influence du cycle, sans toujours y parvenir de façon convaincante. Pour la monnaie et le système de crédit, sous tous leurs aspects (circulation fiduciaire, change, banques, etc.), le lien est tellement intime avec l'analyse que donne Juglar du cycle qu'il serait maladroit de s'y attarder maintenant. Ce lien sera analysé dans la section suivante. Il en est de même des variations de prix. Pour d'autres travaux, le lien avec le cycle est plus ténu, ou parfois même inexistant, si ce n'est par l'intermédiaire de la méthode, qui est toujours de documentation chiffrée. Mais nous avons retrouvé dans les papiers de Juglar l'explication de certains travaux. Par exemple, en 1863 Baudrillard (dans une lettre que nous avons retrouvée) lui propose de faire pour le *Journal des Economistes* un article sur le budget et écrit ceci: « nous pensons que vous avez pour le faire immédiatement et bien, les trois conditions requises, loisir suffisant, bonne volonté et compétence. » Juglar publie effectivement dans l'année même un article sur le budget de 1864.

Il faut remarquer aussi que la consommation à Paris, l'octroi, les effets du traité de commerce avec l'Angleterre, par exemple, sont des questions que l'on discute à la Société d'Economie Politique²⁷ ou à la Société de Statistique de Paris. Juglar ne peut s'intéresser à une question sans regarder ou chercher des chiffres, sans quantifier. Bien entendu, cela lui donne matière à brochure ou à article.²⁸ Prenons un dernier exemple. Juglar publie dans l'*Economiste Français* un assez long article sur la structure de l'agriculture allemande, la taille et la forme juridique des exploitations dans les différentes régions. En fait, cet exposé de géographie économique est le commentaire d'un livre publié par Gustave Blondel, un géographe habitant Dijon, avec qui Juglar, ainsi que son fils, Louis, et

²⁷ Les discussions sur l'octroi tournent autour du projet de le supprimer que défend Limousin. Juglar est un adversaire trop modéré de l'impôt indirect. Il se fait tancer par Joseph Garnier, « qui n'accepte pas sans beaucoup de réserve les idées de M. Juglar. Dire, comme ce dernier, que les impôts indirects, à dose convenable, produisent de bons effets... c'est un argument d'avocat » (séance du 5 janvier 1878, Annales de la Société d'Economie Politique, volume 16, p.33).

²⁸ N'oublions pas qu'il est candidat à l'Institut. S'il a été président de tellement de sociétés, il est peu vraisemblable qu'il ait été tout à fait indifférent aux honneurs.

Madame Juglar sont liés, comme le montrent les nombreuses lettres de Blondel que nous avons vues. Il semble même que l'article réponde à une demande de ce dernier.

Peut-être pourrait-on retracer ainsi l'histoire de chaque article en dehors de ceux qui concernent le cycle. Pour ces derniers, il semble également que beaucoup ne font que répondre à une demande préalable ou au désir de diffuser ses analyses le plus largement possible. C'est ainsi que, dès 1863, Maurice Block écrit à Juglar pour lui demander un article sur les crises à insérer dans le *Dictionnaire de la Politique* qu'il prépare. Il en est de même, vraisemblablement, des contributions aux autres dictionnaires. A la réunion du 24 juillet 1896 de la Société des Sciences Morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise, il fait une conférence intitulée « De l'influence des crises commerciales sur l'économie sociale », au Congrès International des Valeurs Mobilières une communication sur « les crises commerciales et financières et les crises économiques générales », de même à la Société Municipale de Secours Mutuel du Quartier du Val de Grâce, au Congrès International des Catholiques, au congrès de Budapest de l'Institut International de Statistique et en bien d'autres endroits. Le contenu ne varie pas. Mais d'autres articles portant sur les crises n'ont pas seulement pour objet de diffuser ses analyses dans un nouveau milieu. Ils concernent le test empirique de leurs résultats. Juglar est, particulièrement à l'*Economiste Français*, un véritable « conjoncturiste », annonçant l'évolution probable de l'activité en France et à l'étranger. L'objet est triple: l'intérêt intrinsèque de la prévision, la vérification de sa théorie, la mise à jour de son exposé en ce qui concerne les faits.

Enfin, il faut quand même admettre que sur le fond Juglar améliore progressivement son analyse, supprime des ambiguïtés, développe la partie théorique. Le contraste est saisissant entre l'organisation des deux éditions de son livre, à vingt-sept ans d'intervalle. Toutefois, il ne faut pas oublier que Juglar écrit lui-même, au début de la seconde édition: « Que pourrions-nous ajouter à ce que nous écrivions en 1860 ? Bien peu de choses, le temps et les événements se sont chargés de confirmer tout ce que l'on pouvait prévoir alors d'après ce qui s'était passé dans la première moitié du siècle; la seconde est bientôt écoulée et il n'y a rien de changé, les mêmes faits se déroulent chaque jour sous nos yeux. »²⁹

Le fait que, du point de vue de Juglar lui-même, l'essentiel se trouve dans l'analyse du cycle telle qu'il la soumettait à l'appréciation de l'Académie en 1860, ou qu'il la faisait éditer en 1862, ne signifie pas qu'il ne peut rien y avoir d'objectivement original dans ce que l'on peut appeler l'accessoire. Juglar peut avoir fait des découvertes méconnues en matière de démographie.³⁰ N'étant pas démographe nous même, nous ne sommes pas en mesure de les relever. Dans ces conditions, la concentration de l'œuvre de Juglar autour du cycle sera pour nous une solution de commodité à laquelle nous aurons recours (avec mauvaise conscience) dans le but de ne pas prolonger trop nos recherches.

A l'intérieur même du développement de ses travaux sur le cycle, tout dépend du type d'originalité que l'on veut considérer. Dans le cas de l'originalité « subjective », par exemple, il faut remarquer que Juglar ne cite à peu près personne dans les premières formulations mais fait des références de plus en plus nombreuses ensuite. Comme nous le verrons dans la section IV, cela ne signifie pas obligatoirement qu'il a lu davantage d'auteurs. Les citations peuvent correspondre simplement à un désir de mise en forme plus « scientifique » d'apparence. Dans une lettre datée du 8 décembre 1862, à propos de l'article projeté pour le *Dictionnaire de la Politique*, Maurice Block fait à Juglar les recommandations suivantes: « Vous avez sans doute pensé à mettre les crises commerciales avec les événements politiques qu'elles peuvent avoir influencées [*sic*]. Vous avez enfin rapporté les

²⁹ Cf. Juglar (1889), p. XV. « Souvent je l'ai rencontré, à la Bibliothèque de la Chambre de Commerce, maniant de lourds *in-folio*. Je m'approchais et lui disais: 'Eh bien ! Monsieur Juglar, et les crises ?'. Gaiement, il me répondait: 'Elles vont toujours bien. Tout reste vrai, et voici de nouveaux chiffres qui le confirment'. Les chiffres, il les a interrogés sans relâche: aucun ne lui a jamais donné de démenti » (Beauregard, pp. 77-78). Fort heureusement pour la « significativité opérationnelle » de sa théorie, pour reprendre la terminologie de Samuelson, cette dernière affirmation n'est pas exacte. Ayant été parfois démentie par les faits, la théorie de Juglar n'est pas tautologique.

³⁰ Par exemple, dans la Notice sur ses Titres que nous reproduisons en annexe, Juglar écrit ceci: « La même année, dans son étude sur la population il [Juglar] indique le moyen de rectifier les premiers recensements du siècle par l'observation de l'excédent seul des naissances sur les décès féminins. Les femmes formant la partie la plus stable de la population et n'ayant pas été décimées par les guerres de l'Empire, donneront aussi un tableau beaucoup plus exact des mouvements de la population et de la vie moyenne (1851). »

opinions des principaux auteurs sur les causes des crises. Vous êtes naturellement en droit de discuter ces opinions et de préférer la vôtre, mais le lecteur s'attendra à trouver aussi les idées des devanciers » (c'est nous qui soulignons). L'article de Juglar dans le *Dictionnaire* de Maurice Block contient effectivement des références que le livre qu'il vient de publier ne contient pas. La partie de l'œuvre de Juglar que nous examinerons dépendra en fait des différentes sortes d'originalité que nous étudierons. L'œuvre de Juglar nous paraît avoir une grande unité mais nous ne tirerons pas argument de cette impression pour justifier le compromis que nous ferons aussi bien en ce qui concerne l'originalité « objective » que l'originalité « subjective ».

III. L'ORIGINALITE OBJECTIVE

Pour apprécier l'originalité objective de Juglar, il faut prendre ses articles et livres tels qu'ils sont publiés sans s'occuper de ce qu'il a lu ou n'a pas lu, ni de la façon dont il a eu telle ou telle idée. Mais, comme nous avons l'avons vu dans l'Introduction, on n'a pas résolu tous les problèmes que peut poser la notion d'originalité même lorsque l'on a choisi de ne s'intéresser qu'à l'originalité objective. Dans la présente section, nous chercherons d'abord à apprécier l'originalité objective de l'apport de Juglar dans une conception «chronologique» de l'histoire de la pensée, conception dont nous avons déjà parlé. Puis nous chercherons l'originalité de son apport à l'économie politique de son temps. Nous chercherons à déterminer dans quelle mesure et en quoi il a fait avancer la pensée économique. En d'autres termes, nous chercherons à répondre successivement à deux questions:

- Juglar a-t-il découvert des éléments constitutifs de l'analyse économique moderne ?
- Juglar a-t-il apporté quelque chose de neuf à la connaissance économique de son temps ?

A. Juglar a-t-il découvert des éléments constitutifs de l'analyse économique moderne?

Comme nous l'avons déjà reconnu, nous n'avons pas lu tout ce qu'a écrit Juglar, et nous connaissons mal des domaines importants de la science économique moderne. Aussi ne pouvons-nous rien affirmer, même sous réserve de recherches ultérieures sur la pensée économique existant avant Juglar. Dans ce que nous avons lu de Juglar, et par rapport à ce que nous connaissons de l'économie d'aujourd'hui et à ce que nous savons des auteurs antérieurs à Juglar, nous n'avons trouvé aucun élément moderne qui soit original dans le sens le plus exigeant de ce terme. La démonstration de ce que nous affirmons est impossible: nous ne pouvons reprendre tout ce que dit Juglar et un résumé de ses analyses ne suffirait pas puisqu'une découverte éventuelle pourrait porter sur un point apparemment accessoire. Au demeurant, une très bonne mise au point des analyses un peu embrouillées de Juglar sur le cycle se trouve dans la thèse de Mangelsforf. Nous supposerons ces analyses connues et nous étudierons l'une après l'autre les découvertes qu'il serait concevable, à première vue, d'attribuer à Juglar. Pour la clarté de l'exposé, nous regrouperons ces «questions» à l'intérieur de quatre points principaux:

- le phénomène à étudier,
- son explication,
- la méthode d'étude,
- les conséquences pratiques.

Notre tâche n'est pas bien difficile dans son principe. Nous n'avons pas, en effet, à attribuer l'originalité, sur un des points abordés, à un auteur précis. Il nous suffit de montrer que ce point avait été vu avant Juglar et pour cela nous pouvons très largement nous contenter des noms et des citations que nous fournissent Bergmann, Schumpeter, Hutchison, Mitchell et Hansen.

1. Le phénomène à étudier.

En général, les discussions qui se déroulent dans le cadre de la Société d'Economie Politique le prouvent, ce qui intéresse avant tout l'opinion au milieu du XIXème siècle, c'est de trouver les raisons de telle crise bien déterminée. A qui ou à quoi imputer ces difficultés soudaines que rien ne laisse prévoir et qui mettent dans une situation difficile un grand nombre de gens ?

Les explications se multiplient. Pour certains c'est l'afflux de l'or dû aux découvertes récentes de ce minerai, pour d'autres c'est la disette, ou bien ce sont les conséquences de la guerre, ou encore des perturbations sociales, un changement de ministère, voire, comme nous l'avons vu, l'état déplorable du pays. L'attention tend à se concentrer sur l'organisation bancaire. On a émis trop de titres ou bien, au contraire, les banques ont brisé imprudemment le mouvement des affaires en restreignant leurs avances. C'est la faute du gouvernement, de l'opposition, du gouverneur de la Banque, du législateur qui n'a pas su imposer aux banques des règles suffisamment sévères.

Pour les économistes de l'époque, à peu près tous partisans du laissez-faire, la crise est un phénomène passager, malheureux, dû vraisemblablement à des erreurs, mais dont il ne faut pas faire un drame. Les crises occupent une place très réduite dans les analyses des économistes «sérieux». Ce qui importe, c'est d'établir le régime de libre échange et de supprimer les interventions «néfastes» de l'Etat. Alors on aura un système stable dans son principe avec, bien sûr, quelques frottements de temps en temps. Nous avons personnellement le sentiment que cette manière d'aborder le problème de la crise s'explique avant tout par l'influence de «l'idéologie» libérale, que l'on est inconsciemment aveugle devant la gravité et la récurrence des crises parce que, si cette récurrence était admise, la foi dans les vertus du capitalisme pourrait s'en trouver ébranlée. A moins bien entendu que l'on puisse en attribuer la responsabilité à une mauvaise organisation bancaire. Dans ce cas, une réforme n'affectant pas fondamentalement le système économique peut permettre de rétablir l'harmonie «naturelle». Il est significatif que la crise, au contraire, se trouve au centre des analyses de Sismondi et que l'idée d'un retour périodique apparaisse, dès 1848, dans le *Manifeste du Parti Communiste*.³¹

Mais Juglar (1962, p. 1) interprète cet aveuglement de façon moins sévère. Il l'attribue à un phénomène intellectuel bien naturel:

«Etudier et rechercher la nature et l'origine des causes de tout ce qui nous entoure et nous touche le plus directement présente toujours les plus grandes difficultés, parce que solidaires, liés comme nous le sommes à tant d'accidents, dépendants ou indépendants de notre volonté, nous subissons les influences les plus contraires et les plus variées, et quand nous essayons de préciser les causes déterminantes, une foule de causes occasionnelles nous assiègent, troublent la vue et nous donnent le change, nous faisant souvent prendre l'accident pour le principe même du mal».

Quelles que soient les raisons de la méconnaissance du phénomène constitué par le retour «périodique» des crises, Juglar a le mérite de n'y pas céder et de saisir vraiment le phénomène cyclique. Il a conscience non seulement de l'existence d'une récurrence des crises, mais aussi de celle d'un véritable cycle de l'activité économique dans lequel la crise n'est qu'une phase. Surtout, il cherche dès le départ une explication endogène de cette succession récurrente d'états.

Il n'est pas besoin d'insister sur le fait que l'importance des crises «générales» était déjà reconnue par de nombreux auteurs avant 1850, Sismondi par exemple dès 1824. Dès cette date, mais vraisemblablement avant, il est reconnu que, les crises se renouvelant fréquemment, il ne peut leur être apporté une explication purement occasionnelle, contingente, mais qu'il faut chercher leurs causes dans des caractéristiques fondamentales du système économique.³² Rappelons également ce passage du *Manifeste du Parti Communiste*, publié en 1848: «il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise». Du point de vue des idéologies, la suite du passage du *Manifeste* peut être utilement mise en parallèle avec un passage du livre de Juglar:

«Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société, l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance; l'industrie et le commerce semblent

³¹ Blaug (1962, p. 6) remarque qu'il n'est sûrement pas sans signification que les commentaires de Marx sur le cycle soient de cinquante ans en avance sur son temps.

³² Pour être rigoureux, il nous faut admettre que l'observation d'une périodicité stricte des crises n'inspirera pas à Jevons la recherche de causes intérieures au système économique mais celle d'un mouvement extérieur, appartenant au monde physique, de périodicité identique (les taches solaires).

anéantis. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce» (*Manifeste du Parti Communiste*, 1848, éd. de 1954, p. 34).

En épigraphe du mémoire qu'il soumit à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, Juglar écrivait de son côté:

«Le développement régulier de la richesse des nations n'a pas lieu sans douleur et sans résistance. Dans les crises, tout s'arrête pour un temps, le corps social paraît paralysé; mais ce n'est qu'une torpeur passagère, prélude de plus belles destinées. En un mot, c'est une liquidation générale».³³

Si l'on en croit Mangelsdorf (1830, p. 10), on peut trouver dès 1810, sous la plume de Huskisson, l'analyse d'un «cycle fermé de conjoncture dans lequel chacun des états de l'activité économique est expliqué par les états précédents».

Il faut reconnaître à Juglar le mérite de n'avoir pas affirmé l'existence d'une périodicité stricte. Mais il faut remarquer qu'aussi bien l'idée d'une périodicité stricte que l'idée opposée peuvent être trouvées dans la littérature antérieure. On trouve l'analyse d'un cycle de sept ans dans l'ouvrage de Sir William Petty en 1662 (soit deux siècles avant les *Crises commerciales*) et un cycle de dix ans sous la plume de Hyde Clark en 1847 (cf. Hutchison 1962, p. 372; Schumpeter 1954, pp. 742-43). En sens inverse, Tooke et Lord Overstone, qui sont si l'on en croit Schumpeter les véritables pionniers de la théorie du cycle, n'incluent pas dans ce terme la notion d'une périodicité définie (Schumpeter 1954, p. 740 et suivantes).

Il ne semble pas, enfin, que l'on puisse créditer Juglar d'une véritable originalité en ce qui concerne le nombre des périodes qu'il distingue dans son cycle, ni en ce qui concerne la place qu'il donne à la crise dans leur enchaînement. Juglar distingue une phase de prospérité, toujours suivie par une courte phase appelée crise qui est elle-même suivie d'une période de «liquidation». Or, en 1833, Wade développe une analyse du «cycle commercial de la dépression et de la prospérité» selon ses propres termes. Overstone, surtout, note que « l'état des affaires » ... « évolue, semble-t-il, en un cycle bien établi » qu'il divise en périodes « de repos, de progrès, d'optimisme croissant, de prospérité, d'excitation, de surproduction, de convulsion, de pression, de stagnation et de détresse, le tout se terminant dans un état de repos de nouveau» (Schumpeter, id.).³⁴ Dans l'analyse moderne du cycle, celui-ci est divisé en quatre périodes, la prospérité et la dépression étant séparées par des phases de retournement, le *downturn* dans un sens et le *upturn* dans l'autre. Il semble que la conception que se fait Juglar de la crise correspond bien à la notion de *downturn*. Mais pour être dans la logique de cette conception, il lui faudrait prendre en considération la phase de transition entre sa période de liquidation et sa période de prospérité, c'est-à-dire le *upturn*. Les conséquences de cette omission sont importantes comme nous allons le voir maintenant en étudiant l'explication qu'il donne du phénomène observé.

2. L'explication du cycle

Juglar nous annonce fréquemment, dans les différentes versions de ses travaux, qu'il va aborder le problème des causes. Dans une certaine mesure, ses explications se développent progressivement avec le temps et Mangelsdorf, à partir de l'ouvrage de Juglar sur le *change et la liberté d'émission* et de la deuxième édition des *Crises commerciales*, parvient à nous fournir une formulation de l'analyse de Juglar qui est assez cohérente. Malgré tout, il nous semble qu'il subsiste chez Juglar une ambiguïté quant au phénomène dont il recherche la cause: on ne sait s'il s'agit de la cause de la crise ou de celle du cycle.

Il parvient assez bien à nous montrer que la cause de la crise se trouve dans la période de prospérité elle-même, *telle qu'il nous la décrit*. Au cours de celle-ci, en effet, l'accélération du cycle des affaires, la spéculation, entraînent une augmentation du portefeuille d'escompte de la Banque de France et une diminution de son encaisse monétaire, en particulier sous l'influence d'une perte de

³³ Voir la couverture de l'édition de 1862.

³⁴ Nous n'avons parlé que de quelques uns des précurseurs de Juglar. D'autres sont mentionnés dans les ouvrages mentionnés, auxquels il faudrait ajouter les travaux, portant spécifiquement sur les premiers théoriciens du cycle, de Miller (1927), Ashton (1955) et Link (1959).

change en direction de l'étranger. La crise s'annonce lorsque les prix cessent de monter et, de nouveaux crédits ne pouvant plus être obtenus auprès des banques, les derniers détenteurs se voient contraints de liquider à perte (nous ne donnons qu'une analyse très grossière des explications de Juglar). En ce sens, on comprend que Juglar ait pu affirmer simultanément que «l'unique cause de la crise, c'est la prospérité», que «l'unique cause de la crise, c'est la hausse des prix», et qu'il ne faut pas chercher l'explication des crises dans l'organisation du système bancaire.

Mais ce qu'on comprend mal, ce sont les raisons de cette spéculation devant laquelle les banques se passives. En d'autres termes, ce qu'il manque à la théorie de Juglar pour assurer sa cohérence (indépendamment de la question de la validité empirique), c'est une explication de l'*upturn* et de la prospérité. On peut interpréter cette lacune de différentes façons. Dans une large mesure elle s'explique par l'optimisme qu'inspire à Juglar son attachement aux doctrines libérales. Sans qu'il se préoccupe en apparence des raisonnements classiques sur l'équilibre, il considère que l'existence de ressources financières susceptibles d'être investies dans l'activité économique suffit à garantir leur plein emploi. Le danger réside toujours dans l'excès des demandes et non dans une quelconque insuffisance des incitations à entreprendre. Du moment que les banques, ayant reconstitué leurs encaisses dans la période de liquidation, sont à même de faire des avances, l'essor est garanti.

Mais le plus correct peut-être est d'interpréter la théorie explicative de la crise que fournit Juglar comme une pseudo-théorie. Comme il écrit lui-même: «Sans faire intervenir aucune théorie, aucune hypothèse, l'observation seule des faits a suffi pour dégager *la loi des crises* et leur périodicité. Il y a donc des époques d'activité, de prospérité et de hausse des prix qui se terminent toujours par une crise et sont suivies d'autres années de ralentissement des affaires, de baisse des prix, qui pèsent plus ou moins sur les industries et le commerce» (c'est nous qui soulignons).³⁵

N'attribuant pas de responsabilité particulière au système bancaire dans la survenance des crises, tout en faisant de l'existence du crédit une condition nécessaire,³⁶ Juglar ne peut être rangé parmi les partisans d'une théorie monétaire du cycle. Son analyse nous semble compatible avec une explication en termes réels, en particulier en termes d'investissements tangibles, comme avec une théorie purement psychologique. En fait, n'attachant pas d'importance véritable à l'explication proprement dite, ce qu'il cherche, c'est un moyen de prévoir l'évolution de la conjoncture, un *baromètre*. En ce sens, on peut dire que son analyse économique est toute entière orientée vers l'action, comme nous le verrons plus loin.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons retenir ici son originalité objective. Son explication de l'achèvement de la période de prospérité en une crise se trouve chez plusieurs auteurs antérieurs, en particulier Huskisson (cf. Mangelsdorf 1930, p. 10). L'intervention de l'étranger dans l'explication de la diminution de l'encaisse métallique est connue dès le XVIII^e siècle au moins, et souvent attribuée à Hume. On trouve une ressemblance assez frappante entre l'analyse d'Overstone, telle que l'interprète et la résume Schumpeter (1954, pp. 742-49), et celle de Juglar. Les explications de type psychologique sont également nombreuses dans la première moitié du siècle. Ce qui est sans doute plus grave est que Juglar semble inconscient de l'importance de l'investissement en capital fixe dans le processus cyclique qu'il décrit, non seulement pour la première moitié du XIX^e siècle, mais aussi, dans ses travaux postérieurs, pour la seconde moitié. Tugan-Baranowsky et Spiethoff lui reprocherons ce manque de clairvoyance. Or il faut remarquer qu'on trouve, au contraire, chez plusieurs auteurs antérieurs à Juglar une conscience très nette de l'importance conjoncturelle de l'investissement industriel, par exemple chez James Wilson (le fondateur de *The Economist*) et, bien entendu chez Marx, dans des écrits antérieurs à la deuxième édition des *Crises commerciales* en tout cas.³⁷

3. La méthode d'étude

³⁵ Ces phrases sont répétées dans les différentes formulations de l'analyse de Juglar, en particulier celle de 1889.

³⁶ Par son insistance sur le phénomène du crédit, et en particulier du crédit interentreprises, relativement à l'importance du stock de monnaie, il y a dans l'analyse de Juglar quelque chose qui nous fait penser à la théorie des intermédiaires financiers de Gurley et Shaw (). Mais, comme on peut le voir dans Schumpeter (1954), ces phénomènes ont été pris en considération par de nombreux auteurs, en particulier Cantillon, dès le XVIII^e siècle.

³⁷ James Wilson publie ses travaux dès 1847. Cf. Hutchison (1962), p. 361.

Il semble à première vue que l'on puisse reconnaître à Juglar une originalité «objective» au moins en ce qui concerne la méthode utilisée dans ses analyses. Schumpeter, par exemple, lui sait gré d'utiliser des séries chronologiques, d'une part, et de combiner adroitement l'histoire, la statistique et la théorie, d'autre part.

En rappelant qu'ici nous ne nous intéressons qu'aux découvertes définies de façon précise, à l'exclusion de toute reconnaissance de la valeur des synthèses, il nous semble que les principaux éléments de la méthode d'étude de Juglar, considérés séparément, ne présentent pas vraiment une originalité « objective ». En ce qui concerne la méthode statistique, tout d'abord, Juglar établit en effet des séries chronologiques mais il n'est certainement pas le premier à le faire. Sans remonter au XVIIIème siècle, signalons la célèbre «Histoire des Prix » de Tooke et Newmarch, la fondation de la Société Royale de Statistique, à l'époque Société de Statistique de Londres, en 1834. Nous n'avons trouvé que dans l'édition de 1889 une référence aux nombres-indices, connus pourtant depuis le XVIIIème siècle. Remarquons, enfin, que, dans son étude des phénomènes cycliques parue en 1847, Hyde Clarke a l'idée, à partir de séries chronologiques, d'une superposition de deux mouvements cycliques, l'un ayant une durée de dix ans et l'autre de cinquante-quatre ans; à notre connaissance, Juglar ne conçoit à aucun moment la possibilité d'une telle superposition. Il ne se rend pas compte en particulier que les indicateurs statistiques qu'il utilise, le mouvement des prix par exemple, peuvent être perturbés par des forces indépendantes de son cycle. En réalité, ce que l'on entend par statistique à l'époque, c'est la quantification des phénomènes économiques, l'observation chiffrée. Il suffit de feuilleter les périodiques économiques et financiers de l'époque, même seulement le *Journal des Economistes*, avant la parution du premier article de Juglar pour se rendre compte que l'observation des faits sous forme chiffrée était chose courante depuis longtemps.

L'histoire économique elle-même avait déjà fait l'objet de recherches nombreuses. Villermé, Tooke s'étaient déjà intéressés aux faits de façon minutieuse. C'est en 1826 que Blanqui (l'économiste) avait publié son *Histoire du commerce et de l'industrie*. Enfin, on peut se demander si le fait que Juglar a cru, du début à la fin de sa carrière, à la valeur explicative d'un mouvement aussi particulier que celui des deux postes du bilan de la banque centrale n'est pas le signe d'un certain manque de sens de la relativité historique. Certes, on trouve chez lui la notion de cadre « spatio-temporel », mais le cadre qu'il définit est conçu de façon tellement large qu'il n'éprouve pas le besoin de le reconsidérer de 1800 (début de la période qu'il étudie) à 1905. « Le renouvellement et la succession des mêmes faits, dans des circonstances spéciales, dans tous les temps, dans tous les pays et sous tous les régimes, voilà ce qu'il fallait faire remarquer », affirme-t-il dès 1862. Or, comme le montre Mangelsdorf, son instrument de prévision devient de plus en plus inadapté au fur et à mesure que l'on avance vers la fin du siècle. La politique des banques centrales concernant leur encaisse métallique se modifie. L'industrie prend une place de plus en plus importante relativement à l'agriculture et au commerce. Le rôle de l'escompte lui-même, auquel Juglar accorde tellement d'importance, tend à s'amoinrir en Angleterre et aux Etats-Unis.³⁸

Pour être juste, il convient d'indiquer que l'on peut interpréter la méthode de Juglar comme étant dans une certaine mesure conforme à la méthodologie moderne. Dans une certaine mesure seulement, parce que, si Juglar a conscience de la nécessité de ne fournir que des explications susceptibles d'être confrontées avec les faits observables et d'être éventuellement réfutées, il commet dans la perspective de la méthodologie la plus moderne la faute de reléguer à un rôle trop subsidiaire le fondement théorique de son modèle prévisionnel. C'est ce que nous allons voir maintenant, à propos de son « baromètre ».

4. Les conséquences pratiques

C'est à tort que l'on affirme parfois que l'école « classique » ne s'intéresse pas aux problèmes économiques pratiques. La suppression des barrières douanières, de toutes les entraves à la circulation des produits et des facteurs de production sont poursuivies dans le détail de l'application pratique, en particulier dans le milieu des économistes français. A la lumière des grands principes, on n'hésite pas

³⁸ Sur ce sens de la relativité historique, outre bien entendu les premiers écrits de Marx on peut signaler l'un des premiers « manifestes » de l'école historique: « l'économie politique du point de vue de la méthode historique », dont la première édition est publiée par Knies en 1853.

à s'intéresser à l'impôt, à la condition de la femme, et ainsi de suite (nous avons été personnellement surpris par l'extension de cet intérêt pour les applications pratiques telle que nous l'avons découverte en parcourant le *Journal des Economistes* ou les *Annales de la Société d'Economie Politique*). Mais cet intérêt pour les applications pratiques de l'économie politique ne se manifeste vraiment qu'au sujet des règles normatives que l'on veut fixer dans le domaine de la politique de l'Etat. Nous allons voir que les préoccupations de politique économique ne sont pas tout à fait absentes chez Juglar et que ses analyses intéressent en tout cas implicitement cette matière. Mais c'est surtout dans le domaine des comportements privés qu'il faut chercher son apport le plus immédiat.

Ce sont en effet les agents privés, négociants, industriels, spéculateurs, que doit intéresser dans l'immédiat la prévision du mouvement des affaires. Juglar l'affirme à maintes reprises. Et, dans le compte-rendu assez sévère qu'il fait de la deuxième édition des *Crises commerciales*, c'est également sur cette utilité pratique qu'insiste Courcelle-Seneuil.³⁹ Juglar pense avoir trouvé dans son mouvement des postes du bilan de la banque centrale un moyen de prévision infaillible. Si le volume du portefeuille d'escompte augmente alors que le volume de l'encaisse diminue, on se trouve dans une période de prospérité qui annonce une crise. Si, au contraire, le volume de l'encaisse est important alors que le volume des effets est relativement peu élevé, on est dans une période de liquidation et on peut s'attendre à un essor de l'activité économique. Grâce à son « baromètre », Juglar a eu le mérite de prévoir mieux que les autres certaines crises (comme celle de 1857) et certains essors.

L'originalité du baromètre nous paraît assez grande, dans la mesure où nous n'avons pas trouvé de précédent dans la littérature. Nous avons vu, cependant, que son fondement théorique était dans une large mesure insuffisant, en particulier parce que Juglar ne s'est pas suffisamment préoccupé de préciser ses conditions d'application. Aussi, lorsque le baromètre de Juglar, ou la version améliorée qu'en propose Jacques Siegfried,⁴⁰ se montrent de mauvais instruments de prévision, il est difficile de savoir pourquoi.⁴¹ C'est le défaut général des baromètres de conjoncture établis à partir de l'observation statistique des périodes passées sans recherche d'une théorie explicative. Au moyen de techniques statistiques puissantes, c'est bien l'idée de Juglar que reprennent les économistes du National Bureau of Economic Research et leurs célèbres baromètres. L'impuissance, peut-être plus apparente que réelle d'ailleurs, que montrent ces baromètres à prévoir la crise de 1929 a jeté sur eux un discrédit durable. Ce n'est cependant qu'à partir de 1950 que le NBER de Harvard renonce à chercher l'établissement de prévisions sans modèle théorique, à partir de la seule observation du passé. Aujourd'hui, il semble bien que la méthode économétrique défendue contre le NBER par les économètres de la Cowles Commission et en particulier par T.C. Koopmans ait triomphé.⁴² Au demeurant, et c'est là une nouvelle illustration du danger que l'on court en ne définissant pas le cadre spatio-temporel, le phénomène cyclique lui-même s'est trouvé profondément perturbé par la transformation du système économique. Dans beaucoup de pays, l'influence de l'Etat est devenue telle que l'on peut se demander si la notion de « circuit conjoncturel », clairement pressentie par Juglar, est encore applicable.

Du point de vue de la politique économique de l'Etat, on ne trouve pas chez Juglar des conceptions très précises, ce qui est naturel. En effet, son analyse ne suggère pas du tout l'idée selon laquelle les crises sont le produit d'imprudences ou d'erreurs bien définies. Elle suggère plutôt l'existence de caractéristiques structurelles, telles que les conçoivent par exemple Engels et Marx dans le *Manifeste du Parti Communiste*. Juglar est partisan du libéralisme. Il est tout à fait hostile à l'intervention de l'Etat, et davantage encore à l'augmentation de ses dépenses. Il ne peut, par conséquent, déduire de son analyse du cycle la nécessité et les principes d'une politique de la conjoncture. Son baromètre doit rester un instrument de l'initiative privée. Aussi les conséquences pratiques qu'il tire du point de vue de l'ensemble de l'économie sont-elles bien minces: que tout le

³⁹ « Que les journaux et les commerçants surtout profitent de ces études pour prévoir les crises et se préserver de leurs effets, nous y applaudirons très volontiers » (Courcelle-Seneuil 1889, p. 450).

⁴⁰ Cf. Siegfried (1883, 1895, 1906) et Mangelsdorf (1930, p. 61 et suivantes).

⁴¹ Cf. Mangelsdorf (1930) et Comité permanent de la Commission du chômage (1910).

⁴² L'article principal est celui de Koopmans (1947). Mais c'est G. Rotier (dans le cadre de sa direction d'études d'économétrie en 1960-61) qui, en les illustrant de façon précise, nous a personnellement convaincu des dangers de la prévision sans modèle.

monde soit plus sage, plus raisonnable, en particulier les banques, pendant la période de prospérité. Dans une certaine mesure, il se console de ce qui est une caractéristique du système en laissant entendre que les crises sont finalement utiles au progrès et, qu'après la liquidation, l'économie repart vers des sommets inégalés.

Il faut remarquer à ce propos que Juglar n'est pas un admirateur sans réserve du « progrès ». Comme l'écrit Beauregard (1910, p. 104), « ces convictions religieuses, ce catholicisme emprunt de quelque sévérité, ne le portaient ni au rêve, ni à l'utopie. Il n'espérait pas que, dans sa perpétuelle recherche du mieux, l'humanité parvînt jamais à l'ère du bonheur universel. Il attachait peu d'importance aux progrès matériels, sachant que les besoins se développent à mesure qu'on peut mieux les satisfaire. »

On peut considérer, malgré tout, que son analyse et sa méthode sont par nature, quelles que soient ses intentions, orientées vers l'action, qu'elles sont « opérationnelles ». Dans la conception de l'originalité analysée dans la présente sous-section, cela importe peu, ni la méthode ni l'analyse n'étant retenues par la science économique d'aujourd'hui. On trouvera peut-être que nous avons été exagérément exigeants dans l'appréciation de l'originalité de Juglar. Mais nous allons voir maintenant, qu'en prenant l'ensemble des caractéristiques de ses analyses, et en tenant compte de son influence sur l'évolution des connaissances économiques, on peut rendre à Juglar une place importante dans l'histoire de la pensée.

B. Juglar a-t-il apporté quelque chose de neuf à la connaissance économique de son temps ?

Le caractère factice de ce que nous avons fait dans la sous-section précédente peut être illustré par deux exemples. S'il était vrai que le cycle n'existe plus aujourd'hui, s'il était définitivement écarté par la science moderne, ce ne serait pas tel ou tel élément de la théorie de Juglar qu'il faudrait oublier mais l'ensemble des théoriciens du cycle, pour l'essentiel de leurs travaux. Tugan-Baranowsky, Spiethoff, Hawtrey et bien d'autres disparaîtraient des manuels. Constatons au passage qu'il en est dans une certaine mesure ainsi dans la réalité: en 1966, le cycle n'est pas très actuel et le développement de son analyse n'occupe pas une place très importante dans les études de ceux qui s'intéressent à l'histoire; au contraire, l'influence de la théorie keynésienne sur l'étude de la conjoncture nous fait reprendre les controverses entre Malthus, Say et Ricardo, nous incitent à nous intéresser aux premiers théoriciens de l'insuffisance de la demande effective, comme Mandeville ou Lauderdale.

L'existence, que nous avons signalée, de quelques remarques sur une sorte de « cycle » dans un ouvrage de Sir William Petty daté de 1662 ouvre à cet auteur le droit d'être mentionné dans tous les ouvrages comportant un chapitre sur l'histoire de la théorie du cycle. Cela bien que Petty n'ait sans doute attaché qu'une importance minimale à cette observation faite en passant. Dans une conception raisonnable de l'histoire des doctrines économiques, cherchant en particulier à éclairer le *développement* de la connaissance, il faut tenir compte, comme nous l'avons vu dans l'Introduction, de l'importance donnée par un auteur aux idées qu'il suggère en même temps qu'il faut prendre en considération l'importance que leur donnent les autres.

C'est selon cette perspective que nous chercherons à apprécier l'originalité « objective » de Juglar en fonction du degré d'approfondissement de ses analyses d'abord, et de leur effet sur le développement de la science ensuite.

1. L'approfondissement de la notion de cycle

Le cycle, bien des auteurs l'avaient vu avant 1850 mais aucun n'en avait fait l'objet d'une étude aussi systématique que celle qu'en fit inlassablement Juglar. L'ayant découvert clairement dans une série statistique portant sur l'évolution d'un phénomène, dans un pays, dans une période (le bilan de la Banque de France de 1800 à 1849), il cherche, pour être bien sûr de sa réalité, à le retrouver pour d'autres pays. D'abord l'Angleterre, puis les Etats-Unis, puis la Prusse, puis la ville de Hambourg, et nous avons trouvé dans ses archives la preuve qu'il cherchait les moyens statistiques d'en montrer l'existence en Italie. Il cherchait d'autre part une vérification dans le mouvement d'autres séries que les séries bancaires. Enfin, nous avons vu qu'il poursuivit ce travail jusqu'à la fin de sa vie, augmentant ainsi, de façon continue, la longueur de la période considérée. Pour montrer que la crise

n'était qu'un épisode, une phase, dans un mouvement plus vaste, Juglar étudia les circonstances particulières de chaque crise dans chaque pays; il n'hésita pas à donner les noms et à relater la conduite des personnages qui jouèrent dans ces crises le premier rôle apparent; et toutes ces reconstitutions minutieuses pour montrer finalement qu'elles n'avaient aucune importance.

C'est de ce point de vue que la synthèse de la statistique, de l'histoire et du raisonnement déductif a l'importance que lui accorde Schumpeter. Le lecteur des travaux de Juglar, en particulier le plus achevé d'entre eux, la deuxième édition des *Crises commerciales*, ne peut manquer d'acquiescer la conviction profonde de l'existence d'un cycle. Au contraire, même si tel ou tel des prédécesseurs a procédé, dans le principe, de la même façon que Juglar, il ne l'a pas fait avec une conviction et une conscience suffisantes pour entraîner l'adhésion durable du lecteur. On remarquera que les détails matériels ne sont pas sans importance et sans signification de ce point de vue. Les répétitions innombrables que l'on trouve dans Juglar, aussi bien dans un travail donné que lorsque l'on considère l'ensemble de son œuvre, sont à la fois le signe de sa conviction et susceptibles d'entraîner celle des autres. Et puis Juglar n'a pas, comme nombre de ses prédécesseurs, caché une analyse du cycle dans un livre traitant d'autre chose. S'il n'a que peu utilisé le mot cycle, il a pris soin de mettre l'idée de retour périodique dans le titre même de son ouvrage.

Cette prise de conscience de l'existence du cycle se manifeste également dans les études de ses effets. Comment ignorer, en effet, un phénomène qui va faire sentir son influence jusque dans le nombre de morts et le nombre de nouveau-nés ? En découvrant le cycle économique dans les mouvements de la population, Juglar ne peut pas ne pas prendre en même temps conscience de son importance. De façon moins nette, en montrant, contrairement à une opinion commune, que ce n'est pas la révolution de 1848 qui est la cause de la crise, mais la crise qui est la cause de la révolution, il annonce une théorie de l'influence de la conjoncture sur la politique. Comme nous l'avons vu à propos des discussions de l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur le déclin séculaire de la natalité française, Juglar tend même à exagérer l'importance du cycle et à tout voir à travers lui.

Pour nous, c'est là que se trouve l'apport essentiel de Juglar. Avec ses travaux, la crise disparaît définitivement. Le phénomène à étudier, c'est le cycle. Même ses explications théoriques doivent être appréhendées dans cette perspective. Certes, Juglar affirme que la cause de la crise, c'est la prospérité. Mais, ce faisant, il oriente la recherche des causes vers un phénomène général, la succession de situations dans laquelle chacune résulte des caractéristiques de celles qui la précède. Le phénomène à étudier, le problème qu'il faut résoudre sont profondément transformés. Que Juglar n'ait pas vraiment réussi à résoudre le problème qu'il a posé, il ne faut pas s'en étonner si l'on admet que personne n'est parvenu à le faire complètement depuis.

Sa méthode, enfin, doit être appréciée de ce point de vue. Ce n'est pas le fait qu'il a utilisé des séries chronologiques, qu'il a, avec une patience infinie, pratiqué jusqu'à ses limites la méthode d'observation, qui importent. L'apport réside dans l'existence d'une finalité précise à l'emploi de ces techniques: le phénomène à étudier d'abord, son explication ensuite. Devant ces faits, tout contradictoire est contraint d'étayer ses propres solutions par ses propres chiffres. La méthode de la théorie du cycle est tracée pour une longue période dans les travaux de Juglar.

Jusqu'à présent, nous avons considéré l'apport intrinsèque qui se trouve dans les travaux de Juglar. Mais pour évaluer le pas qu'ils ont fait accomplir à la science économique, on ne peut se contenter de leurs caractéristiques propres. Il faut aussi s'interroger sur leur valeur euristique effective, sur le degré d'influence qu'ils ont eu dans la pensée économique.

2. *L'influence euristique*

Normalement, les caractéristiques de l'œuvre de Juglar telles que nous venons de les décrire sont de nature à provoquer une transformation appréciable des conceptions économiques de ses contemporains. Autrement dit, Juglar apporte suffisamment de neuf pour que l'on ne puisse plus raisonner après lui comme on le faisait avant. Mais quelle a été dans la réalité l'influence de Juglar sur « l'avancement de la science » ?

Il n'est pas facile de répondre à cette question, laquelle implique une appréciation de l'originalité « subjective » des successeurs de Juglar. Jevons, par exemple, dont les premiers travaux sur le cycle sont postérieurs aux premiers travaux de Juglar, a-t-il été influencé par ce dernier ? En l'espèce, il est probable que non, mais il est impossible de le prouver. En réalité, on ne trouve vraiment la trace de l'ampleur de son influence que vers 1900, avec l'ouvrage de Tugan-Baranowsky. A partir

de cette date et jusque vers la guerre de 1914, son influence se fait sentir de façon sensible sur Lescure, Aftalion, Spiethoff, Mitchell et Schumpeter. A travers ces auteurs, on voit que Juglar a sans doute affecté assez nettement le développement de la théorie du cycle.⁴³ Sa méthode d'exposition semble avoir inspiré celles de Tugan-Baranowsky et de Lescure en particulier.

Tout cela ne suffit peut-être pas à donner à Juglar la place que mérite intrinsèquement ce qu'il y a de neuf dans ses travaux. On peut cependant remarquer ceci. C'est une règle générale qu'il est possible de prouver l'influence d'un auteur sur un autre mais impossible de prouver l'absence de cette influence. Mais cette règle générale s'applique avec particulièrement de force dans le cas de Juglar. En effet, il semble bien que l'essentiel de son apport à la science économique soit constitué par le déplacement du phénomène à étudier, en d'autres termes du problème à résoudre. Sa théorie explicative du cycle n'est ni très satisfaisante, ni très originale. Or, une fois le lecteur des travaux de Juglar convaincu de l'existence du cycle, de son importance, il n'y a pas de raison pour qu'il commente longuement ce que pense Juglar. Désormais, ce lecteur raisonnera en insérant la crise dans le cycle; il ne cherchera plus à expliquer la première sans chercher en même temps à expliquer le second.

Il y a là quelque chose d'un peu paradoxal: toute une vie de recherche minutieuse pour justifier l'existence d'un phénomène qui, une fois admise, paraît évidente. Tellement évidente que l'on ne se rend même plus compte que, sans le patient travail de Juglar, ou de quelqu'un d'autre, le phénomène n'aurait pas été reconnu. L'apport de Juglar est incorporé dans les travaux ultérieurs sans que l'on en ait vraiment conscience; lorsque l'on commente ses travaux, il s'agit presque toujours (Tugan-Baranowsky, Spiethoff, Aftalion) d'une critique assez sévère de sa théorie explicative ou de son « baromètre ».

Il y a d'ailleurs une deuxième raison au fait que l'on ne trouve, relativement à ses mérites, que peu de traces de l'influence de Juglar. Il faut se reporter à la première édition des *Crises commerciales* pour se rendre compte à quel point les explications de Juglar sont mal ordonnées. C'est dans la deuxième édition seulement qu'il met de l'ordre dans son exposé, en distinguant mieux les causes des effets et en réunissant ses arguments en un ensemble logiquement cohérent. C'est du reste à cette deuxième édition que se réfèrent tous les théoriciens du cycle dont les écrits lui sont postérieurs. Or, en 1889, date de sa parution, le concept de périodicité a été rendu célèbre, en particulier dans le monde anglo-saxon, par les travaux de Jevons. De façon caractéristique, l'auteur anonyme du compte-rendu de cette deuxième édition dans le *Journal of the Royal Statistical Society* fait un point essentiel du fait que Juglar se distingue de Jevons en ce qu'il ne prétend pas établir de périodicité stricte. Pendant longtemps, la notion de périodicité des crises ou celle de cycle ont été associées au nom de Jevons par les auteurs, comme Alfred Marshall, non spécialisés dans l'histoire de la pensée. Si la reconnaissance de l'apport de Juglar est quand même venue, c'est tout d'abord parce que, à travers Tugan-Baranowsky, Aftalion, Spiethoff, Schumpeter, des progrès importants dans la théorie du cycle ont été apportés par des auteurs qui n'étaient pas de langue anglaise et qui n'ont pas subi l'influence prépondérante de Jevons. C'est ensuite parce que, entre 1900 et 1930, on s'est beaucoup intéressé aux baromètres et qu'on n'a pas pu ignorer à ce sujet la tentative de Juglar. Comme le remarque Mangelsdorf, ce n'est qu'au Congrès de l'Institut International de Statistique de Budapest, en 1903, alors qu'il avait quatre-vingt quatre ans, que Juglar a vraiment éveillé l'attention internationale, sinon obtenu un accord sur les caractéristiques de son « baromètre ». Enfin, il est certainement heureux pour Juglar que l'un des plus grands historiens de la pensée économique, Schumpeter, ait été simultanément un des meilleurs spécialistes du cycle.

Au terme de cette section sur l'originalité « objective » de Clément Juglar, nous avons conscience de ne pas avoir apporté d'éléments réellement nouveaux. Mais on nous concèdera peut-être que la tâche n'était pas facile. Il en aurait été autrement si nous avions eu le bonheur de découvrir quelqu'un qui aurait fait aussi bien que lui avant 1850 ou si nous avions pu trouver dans les écrits de Juglar l'anticipation méconnue d'une analyse moderne. En l'absence de ces éléments de fait, nous nous sommes efforcés de ne pas paraphraser ce que l'on a écrit avant nous sur notre auteur. Pour avoir quelque chose à dire malgré tout, nous avons peut-être un peu trop « coupé les cheveux en quatre » au sujet de la notion d'originalité. Schumpeter qui, dans une histoire de l'analyse économique remontant à l'Antiquité et s'étendant à toutes les branches de la science, ne pouvait pas consacrer de nombreuses

⁴³ Voir Hutchison (1962, p. 372).

pages à Juglar, est allé directement à l'essentiel. En moins de deux pages il a semble-t-il analysé avec une grande clairvoyance les mérites et l'apport de Juglar. Certes, il n'a peut-être pas évité toute ambiguïté. Ayant montré, quatre cent pages avant de traiter de Juglar, que Tooke, Overstone et d'autres auteurs avaient découvert et même analysé le cycle, il lui était difficile de reconnaître sans précaution l'originalité de Juglar. Il écrit alors ceci: « C'est lui [Juglar] qui découvrit le continent; les îles environnantes avaient été découvertes par plusieurs auteurs avant lui » (Schumpeter 1954, p. 1124). En fait, c'est la notion d'originalité qui est difficile à préciser dans beaucoup de cas. Nous ne pouvons donc pas reprocher à Schumpeter des hésitations que nous avons ressenties, et peut-être trop longuement exposées, nous même.

Nous avons cependant une réserve à faire sur ce que dit Schumpeter de Juglar. Ne sachant pas comment expliquer les résultats, à son avis remarquables, auxquels parvient un homme qu'il considère comme une sorte d'autodidacte, il les attribue à son « génie ». Comme nous allons le voir dans une quatrième section, consacrée à l'originalité « subjective » de Juglar, il est peut-être possible de trouver une autre interprétation.

IV. L'ORIGINALITE SUBJECTIVE

Nous sommes ici dans le domaine des spéculations. Nous avons vu comment se pose le problème lorsque nous nous sommes interrogés sur l'influence exercée par Juglar sur les auteurs postérieurs. Pour apprécier l'influence des auteurs antérieurs sur les travaux de Juglar, il faut savoir ce qu'il a lu, mais aussi ce qu'il a appris d'une façon indirecte, ou les idées qui lui ont été apportées sans même qu'il s'en rende compte.

Une de nos préoccupations principales, lorsque nous examinions les papiers et les livres qu'il a laissés, était de retrouver la preuve tangible des apports dont il pouvait avoir bénéficié. Dans une large mesure ces espoirs ont été déçus. Nous n'avons pratiquement pas trouvé de notes sur des travaux portant sur les crises. Nous n'avons pas retrouvé a fortiori la trace réelle de sa lecture éventuelle de travaux portant sur le cycle. Faut-il en conclure que Juglar a trouvé toutes ses idées en lui-même, qu'on peut lui reconnaître une parfaite originalité subjective ? Evidemment non. Juglar peut avoir lu sans prendre de notes, ou bien ses notes peuvent s'être égarées. Si l'on ne trouve pas les travaux de Lord Overstone dans ce qu'il reste de sa bibliothèque, ils peuvent avoir été vendus ou bien Juglar peut les avoir lus dans une des bibliothèques dont on sait qu'il était familier. Nous fournirons donc tout au plus des présomptions, et s'il nous arrive de les relier en une sorte d'interprétation de sa méthode de travail ou du processus intellectuel par lequel il arrive à ses résultats, il faudra prendre ces constructions avec la plus grande réserve. Nous avons orienté nos recherches sur l'originalité subjective dans trois directions:

- tout d'abord, nous avons cherché si l'on ne pouvait pas trouver dans les travaux qu'il a publiés la trace des influences qu'il a subies;
- ensuite, nous avons cherché dans ses papiers et dans les livres qu'il a laissés,
- enfin, nous avons eu l'idée d'examiner l'influence éventuelle que pouvait avoir exercé la formation médicale reçue dans sa jeunesse.

Si ces recherches peuvent nous avoir pris quelque temps, il ne nous semble pas qu'il faille en tirer prétexte pour allonger inutilement l'exposé des quelques résultats auxquels nous avons pu parvenir. Aussi, cette section sera-t-elle plus brève que les précédentes.

A. Examen des travaux publiés de Juglar

Cet examen a été particulièrement infructueux. D'une façon générale, il semble que les auteurs de l'époque avaient assez peu le souci de citer leurs sources. Leurs notes sont rares. Quand par hasard ils citent un auteur ou un périodique, ils ne citent ni la page concernée, ni même le titre de l'ouvrage ou l'année de sa parution. A la fin de la section 2, nous avons cité une lettre de Maurice Block qui laisse penser que Juglar possédait ce « défaut » de façon particulièrement accusée. Cette lettre peut même nous faire craindre que les références ou les bibliographies fournies par Juglar dans certains cas ne soient purement et simplement rajoutées à la dernière minute sur les instances, ou pour satisfaire, des

gens comme Block lui-même.⁴⁴ Les abondantes références et les gigantesques bibliographies que l'on trouve dans bien des travaux modernes sont-ils toujours l'aveu des apports dont a profité l'auteur ? En dehors des références ou des bibliographies, la ressemblance des analyses, lorsqu'elle est étroite et continue, peut aussi permettre de trouver dans les travaux d'un auteur une la trace de l'influence subie.

En partant de ces idées, nous avons examiné un certain nombre des travaux de Juglar. Nous avons trouvé d'autre part dans la thèse de Mangelsdorf quelques éléments intéressants. Les résultats auxquels nous sommes arrivés sont différents selon qu'il s'agit de l'une ou de l'autre des caractéristiques de l'œuvre de Juglar. Plus précisément, distinguons la reconnaissance du phénomène cyclique de son explication.

1. D'après l'examen de ses travaux publiés, que peut-on dire de l'originalité subjective de la reconnaissance du phénomène cyclique par Juglar ?

Le point important à noter est que cette reconnaissance se produit au tout début de l'œuvre de Juglar, pratiquement dès 1852. Il y a peu de références, dans ses premiers travaux, à des auteurs susceptibles de lui avoir inspiré l'idée d'une insertion de la crise dans un mouvement cyclique. Dans l'édition de 1862 des *Crises commerciales*, les remerciements vont à Michel Chevalier, « qui a bien voulu écrire à un de ses amis qui est directeur de la Banque d'Angleterre », à Monsieur Legoyt, Directeur de la Statistique, qui lui a communiqué des documents précieux, à MM. Wattemare et Bailly à l'Hôtel de Ville, pour la même raison, et ainsi de suite. On peut cependant signaler l'existence dans l'ouvrage de deux éléments d'information. Tout d'abord, Juglar raconte lui-même comment il fit sa « découverte » :

« Dans une étude sur le développement de la population en France, et surtout sur le mouvement des mariages, des naissances et des décès, notre attention avait été éveillée par les variations considérables que l'on observe dans les diverses années heureuses ou malheureuses, d'abondance ou de disette. Nous avons bien reconnu ce qui déjà avait été indiqué, l'influence fâcheuse de la disette, des guerres, des épidémies; mais nous voulions nous assurer s'il n'y aurait pas dans le mouvement des affaires et dans les transactions commerciales une nouvelle cause, bienfaisante ou funeste, qui s'enchaînant avec les précédentes, se combinait avec elles pour les aggraver encore par une fatale coïncidence ».

« Quelques réflexions suffiront pour nous convaincre que le développement des escomptes de la Banque de France nous donnerait le tableau le plus fidèle et le plus exact de ce mouvement. Le dépouillement des comptes rendus annuels depuis 1800 nous découvrit alors, dans toute son évidence, la succession des périodes de prospérité et de crise dont se compose la vie des peuples ».

A en croire Juglar, et nous n'avons aucune raison de mettre en doute ses affirmations, il découvrit le « retour périodique des crises » par le simple examen des chiffres. Remarquons d'ailleurs que Schumpeter (1954, p. 1124) semble considérer la chose comme tout à fait naturelle lorsqu'il écrit: « ayant découvert le cycle d'une durée longue approximativement de dix ans qui ressortait de façon évidente de ses matériaux, ...il [Juglar] », etc. Le second élément d'information est le suivant:

« On s'explique difficilement comment des hommes comme MM. John Francis, McCulloch, Newmark, MacLeod, Tooke, négligeant les liens qui établissent leurs relations, n'ont pas insisté sur le retour périodique des crises commerciales dans des circonstances semblables aux diverses époques, au lieu de faire une étude isolée de chacune d'elles. Ces circonstances sont tellement caractérisées et si constantes, qu'on peut dire qu'elles sont fondamentales et que sans elles il n'y a pas de crise. Nous ne pouvons attribuer cette lacune qu'aux difficultés de se procurer les documents officiels des opérations des banques, car les auteurs anglais n'en citent qu'un petit nombre. Les documents sous leurs yeux, ils auraient reconnu de suite l'enchaînement des périodes et n'auraient attribué aux événements qu'une part relative, comme celle de la dernière goutte d'eau qui, selon qu'elle tombe un peu plus tôt ou un peu plus tard, fait déborder un bassin déjà plein. »

Ce passage montre de nouveau que Juglar estimait que les faits, une fois assemblés, parlaient d'eux-mêmes. Mais il nous pose également un problème délicat. John Francis est un auteur qui a

⁴⁴ Rappelons que Maurice Block écrivait « vous avez enfin rapporté les opinions des principaux auteurs sur les causes des crises. Vous êtes naturellement en droit de discuter ces opinions et de préférer la vôtre, mais le lecteur s'attendra à trouver aussi les idées des devanciers », et que Juglar ajouta effectivement une bibliographie substantielle à l'article qu'il donna à Maurice Block.

beaucoup écrit sur les banques et dont nous ne savons que peu de choses, si ce n'est qu'il n'est pas cité par Schumpeter pourtant assez complet en ce qui concerne les auteurs d'*analyses*. Il est compréhensible que Juglar s'y soit référé (de façon plus fréquente et plus explicite dans la deuxième édition), comme le fera plus tard Tugan-Baranowsky, puisque son principal ouvrage porte sur l'histoire de la Banque d'Angleterre. Mais en ce qui concerne les quatre autres auteurs cités, et plus spécialement Tooke et McCulloch, il faut remarquer qu'on leur reconnaît en général le mérite d'avoir reconnu l'existence d'un cycle. Or Juglar affirme précisément le contraire. En vérité, et cela ne fait que confirmer ce que nous avons dit dans la section précédente sur l'importance de l'accent relatif que les auteurs mettent sur telle ou telle de leurs idées, la notion de périodicité des crises, et a fortiori celle d'enchaînement cyclique, sont tellement noyées dans l'ensemble de leurs analyses, surtout chez Tooke, qu'il est bien naturel que Juglar n'y ait pas prêté attention. D'autant plus que Juglar n'a sans doute consulté ces ouvrages que pour y trouver les renseignements de fait qu'il a mis dans ses propres travaux. Remarquons cependant que, contrairement à ce que nous venons de dire, Hutchison (1962, p. 372) estime, à propos de la périodicité et de l'existence du cycle, que Juglar « a beaucoup emprunté à Tooke, à Newmarch, à Giffen, à Overstone, et à d'autres ».

Dans les formulations de son analyse postérieures à 1862, Juglar augmente sensiblement le nombre des références mais ce fait est de peu d'importance puisqu'il avait déjà découvert l'existence du cycle

2. D'après l'examen de ses travaux publiés, que peut-on dire de l'originalité subjective de l'explication du phénomène cyclique par Juglar ?

Contrairement à ce que nous avons pu faire dans le paragraphe précédent, on ne peut pas se contenter maintenant des premiers travaux ni de la première édition. Dans cette dernière, Juglar est en effet très bref et vague en ce qui concerne l'explication du cycle. Ce n'est que dans l'ouvrage de 1868, *Du change et de la liberté d'émission*, que Juglar se soucie de fournir une explication. Or, entretemps, en 1863, MacLeod a publié l'article « Credit » du *Dictionary of Political Economy*. MacLeod est cité par Juglar, qui entretient d'ailleurs avec lui des relations d'amitié; surtout, on trouve une ressemblance frappante entre le raisonnement de MacLeod et celui de Juglar, des « concordances presque littérales », affirme même Mangelsdorf. Dans les deux cas, on trouve l'idée d'un effet inflationniste de l'augmentation de l'escompte se manifestant en particulier par une liaison entre le mouvement du portefeuille d'effets de la banque centrale et le mouvement des prix.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur cet aspect de l'originalité subjective de Juglar, ou plutôt de sa non-originalité. D'une part, parce que les divers éléments de sa théorie explicative peuvent être trouvés sous la plume de nombreux auteurs français de la première moitié du XIX^{ème} siècle, sous une forme plus ou moins implicite, et en particulier dans les ouvrages de Coquelin. D'autre part, parce qu'il semble que ces idées se trouvent également implicites reprises dans les articles de journaux tels que *The Economist* de Londres, dont le directeur est, ne l'oublions pas, James Wilson. Au demeurant, nous avons vu que la théorie explicative proposée par Juglar n'a pas été retenue par les analyses modernes et qu'elle n'a pas non plus vraiment attiré l'attention des économistes qui étaient ses contemporains.⁴⁵

En définitive, pour ce qu'il en est de ce que nous avons considéré comme l'essentiel de l'apport de Juglar, nous n'avons pas trouvé dans ses travaux d'élément susceptible de réduire vraiment son originalité subjective.

B. Examen des archives.

Nous avons souvent mentionné cet ensemble de documents et de livres et nous nous sommes servis d'un certain nombre des résultats de leur examen dans la section 2. Dans la présente sous-section, nous allons commencer par décrire brièvement ce « fonds », ce qui nous permettra d'introduire les deux aspects sur lesquels nous concentrerons notre attention: la méthode de travail et les intérêts de Juglar, d'une part, l'influence de son activité de boursier, d'autre part.

⁴⁵ Nous répuignons d'autant plus à comparer dans le détail l'analyse explicative du cycle que fournissent Juglar et MacLeod que cette comparaison est faite de façon très précise par Mangelsdorf.

1. Description

Du point de vue matériel, on peut distinguer trois éléments séparés. A l'Institut Français d'Histoire Sociale, rue Vieille-du-Temple, ont été déposés un certain nombre de livres qui ont appartenu à Juglar. Sont également déposés un nombre appréciable de papiers, jugés susceptibles d'être exploités par un économiste. On doit ce dépôt à Madame de Mathan-Juglar. Chez cette dernière, rue Saint-Jacques, se trouvent un nombre au mois égal de documents. En ce qui concerne les livres déposés rue Vieille-du-Temple, beaucoup d'entre eux ne sont pas coupés; ils ont pour la plupart été donnés à Juglar avec « l'hommage respectueux » de leur auteur et le destinataire s'est empressé de les ranger sans les lire; d'autres ont sans doute été achetés par Juglar avec l'intention de les lire ou de les consulter sans qu'il l'ait fait. Ce qu'il faut noter en effet, c'est que la grande majorité des livres qui ont été déposés datent de la fin du siècle, à un moment où Juglar était sollicité de tous côtés et avait au demeurant fourni l'essentiel de son apport. Notons cependant qu'il a beaucoup de livres sur les banques et sur le crédit et signalons quelques cas particuliers: le *Dictionnaire du commerce* de Guillaumin, dans lequel on trouve un intéressant article de Garnier sur les crises, et qui semble avoir été lu par Juglar; plusieurs livres de Cernuschi sur les problèmes de la monnaie et du bimétallisme; un manuel pratique d'agriculture traduit de l'allemand et qui semble, d'après son état, avoir été lu et relu. Nous savons que Juglar fréquentait assidument les bibliothèques. Nous savons d'autre part que tous les livres que possédait Juglar ne se trouvent pas à l'Institut Français d'Histoire Sociale et nous venons de dire qu'une grande partie de ceux qui s'y trouvent n'ont pas été lus. Il est clair, dans ces conditions, que l'on ne peut pas tirer beaucoup de renseignements de cette bibliothèque.

En ce qui concerne les papiers, il n'en est pas de même heureusement. Remarquons, cependant, que nous n'avons rien trouvé sur la période qui nous intéressait le plus, c'est-à-dire sur la période d'avant 1860. Au contraire, les papiers sont particulièrement nombreux pour la période postérieure à 1890. Dans l'ensemble, il s'agit de notes prises par Juglar, de tableaux statistiques et d'un certain nombre de lettres reçues par lui. On trouve également beaucoup de papiers relatifs à la Bourse, qu'il s'agisse de prospectus financiers, de lettres en provenance de banquiers ou d'agents, de notes ou enfin de carnets. Ce sont les lettres qui nous ont le plus amusé, et nous avons souvent regretté de ne pas trouver les réponses que ne manquait certainement pas de faire Juglar à ses correspondants. Nous donnons ci-dessous un exemple assez caractéristique de la catégorie des « lettres sur des sujets divers »:

« Bellevue, 26 décembre 97

Bien cher Confrère,

Je n'étais qu'accidentellement assis au fauteuil qui avait été celui du duc d'Aumale. J'ai dit à M. Rambaud que ce fauteuil de son prédécesseur lui appartenait à lui, absolument, son successeur dans la section d'histoire.

D'autre part Roussel et Doniol qui ont l'oreille très dure, tiennent à rester à cette table du milieu afin de mieux entendre les lectures.

Donc, désormais je me mettrai à la place qu'occupait M. B. St.Hilaire, à votre gauche, à côté de M. Picot. Cette place a été pendant soixante-quatre ans réservée à des philosophes. Elle est vacante. Je la prendrai mercredi 29, et, si vous voulez bien, je ferai asseoir Ollé-Laprune entre vous, à votre gauche, et moi à ma droite. J'espère qu'à l'avenir, pour peu que je m'absente, par maladie ou autrement, on me laissera cette place, comme on laisse la leur par exemple, à MM. de Broglie et Buffet. En quelques années, on m'a peu à peu éliminé de trois places. C'est assez errer.

Vous m'aidez, n'est-ce pas, à gagner la stabilité académique de mes vieux jours ?

Dans cet espoir, je vous souhaite, et à ceux que vous aimez, une très heureuse année, et je vous serre la main en confrère affectueux et dévoué.

Ch. Lévêque »

Dans ce grand nombre de papiers, nous n'en avons trouvé qu'un pouvant éclairer directement le problème de l'originalité subjective de Juglar. Il se peut évidemment que nous ayons laissé passer une annotation de temps en temps, mais il est malgré tout surprenant que nous n'ayons pas trouvé de notes prises sur tel ou tel économiste. Cela est d'autant plus curieux que nous avons trouvé par contre des notes abondantes sur des sujets ou des auteurs non-économiques, en particulier sur Taine, sur Renan, sur des historiens de l'Antiquité, sur la religion et sur la politique. L'exception dont nous venons de parler est constituée par un petit morceau de papier composé à peu près de la façon suivante:

Bibl. sur la Banque

Francis History of the Bank of England
MacLeod 1855 Theory and Practice of Banking le meilleur
Sealy On coins currency and Banking très bon résumé
Lord Liverpool (crises) Résumé des enquêtes sur les banques très bon résumé
Loyd London Banking
Bagehot
Mac Leod Dictionnaire d'économie politique 1863
Mac Culloch Dictionnaire, Bank, Crédit
Leveley Marché monétaire crises
Wilson Capital currency

Il est certain que si Juglar avait lu les travaux de tous les auteurs qui sont mentionnés sur cette fiche avant d'avoir commencé à étudier le cycle lui-même, la question de son originalité subjective devrait être complètement reconsidérée. Il y a là, en effet, les plus illustres de ses prédécesseurs (rappelons que Loyd est le nom de Lord Overstone). Mais cette fiche est intitulée par Juglar lui-même « bibliographie ». Elle doit être replacée dans un ensemble dans lequel il y a des milliers de fiches du même genre, de la main de Juglar, sur tous les sujets et sur tous les ouvrages imaginables. Il ne faut donc pas, à notre avis, y attacher une importance particulière. Tout en reconnaissant qu'elle est quand même surprenante: Juglar a reconstitué lui-même ou a trouvé quelque part la liste presque complète des principaux théoriciens du cycle avant lui !

Même si l'on n'y trouve pas d'éléments permettant d'apprécier directement son originalité, les archives de Juglar permettent malgré tout, à la longue, de se faire une opinion mieux informée sur ce problème. Cet ensemble de papiers, d'abord, peut nous permettre de nous faire une idée des centres d'intérêt de Juglar et de ses méthodes de travail. Ils peuvent, ensuite, nous révéler l'incidence de ses préoccupations boursières.

2. Les centres d'intérêt et les méthodes de travail de Juglar

Le « biographe des Basses-Alpes » dont nous avons parlé ne savait peut-être pas à quel point il disait vrai lorsqu'il notait en passant que Juglar ne lisait qu'une plume à la main. Juglar note dans les journaux (le *Journal des Débats* par exemple), les périodiques (comme la *Revue des Deux Mondes*), les ouvrages, ou dans les fichiers de toutes sortes de bibliothèques, ce qu'il faut lire sur les dangers de l'alcool, l'histoire des batailles de Napoléon, l'archéologie, la justice criminelle et bien d'autres sujets. Dans cette multitude de fiches et même de carnets à caractère bibliographique, on est frappé de constater qu'il y en a relativement peu concernant l'économie. Et encore, parmi les bibliographies économiques, ou appelées telles par Juglar, il n'y en a pratiquement aucune sur l'économie théorique ou l'économie générale. Il ne s'agit toujours que de banques, de finances publiques ou de produits comme le blé, le fer, etc. Nous avons déjà noté n'avoir trouvé à peu près aucune note sur des travaux économiques proprement dits, et cela contrairement aux notes abondantes prises dans d'autres domaines. Précisons que par travaux économiques, nous entendons des ouvrages de théorie ou de doctrine, car les notes sont abondantes sur les faits économiques. On trouve un grand nombre de chiffres notés par Juglar, sur le clearing à telle date, sur les sorties d'or dans tel pays, sur les budgets, et ainsi de suite. On trouve surtout des pages entières de données statistiques, minutieusement présentées, de très nombreux tableaux atteignant souvent de grandes dimensions avec des chiffres, trimestriels ou mensuels, sur des périodes s'étendant parfois très loin en arrière dans le temps.

Juglar note la plupart du temps les sources des renseignements qu'il trouve. Il semble bien que l'essentiel des faits économiques qu'il relève proviennent de périodiques, et avant tout de *The Economist*. D'autres périodiques sont constamment mentionnés: la *Commercial Chronicle*, le *Moniteur des Intérêts Matériels*, et même la *Revue des Deux Mondes*. En dehors des périodiques, il faut mentionner les *Statistical Abstracts* et les *Blue Books*, c'est-à-dire les grands Rapports anglais (portant sur la détresse commerciale, etc.).

Il nous semble que de tout cela, et de bien d'autres choses encore que nous ne pouvons énumérer ici, il ressort une idée assez nette de ce type particulier d'homme d'étude que fut Juglar. Dans les domaines non économiques, Juglar a des centres d'intérêt multiples mais surtout il leur consacre une application, un sérieux, vraiment remarquables. On trouve ainsi de nombreuses pages

remplies d'extraits d'un livre sur les différents traités de paix signés par le Première République et l'Empire. Ou encore, les chiffres obtenus par les différents partis dans chaque circonscription électorale ou arrondissement de Paris, aussi bien en nombre de voix qu'en pourcentage. Jamais un commentaire personnel. Signalons qu'un domaine est paradoxalement absent: la médecine. Dans le domaine économique on a l'impression que Juglar ne lit jamais d'auteurs. Il dépouille les documents officiels, les journaux dont nous avons parlé et, d'une façon plus générale, toutes les sources de renseignements sur les faits.

Il est probable dans ces conditions, si Juglar était bien tel avant 1860 que nous le montrent ses papiers d'après cette date et surtout d'après 1870, que l'originalité subjective de Juglar est vraiment très plausible. Même l'influence indirecte de ceux que nous avons appelé ses prédécesseurs peut ne pas s'exercer sur lui s'il ne lit dans *The Economist* ou la *Commercial Chronicle* que la relation de faits à l'exclusion des articles de théorie ou de doctrine.

3. *L'incidence des activités boursières*

Il n'est pas besoin de revenir sur ce que nous avons déjà noté quant à l'importance de la Bourse dans la vie de Juglar. Au fur et à mesure que nous avons pris conscience de ce fait, dont on ne peut trouver la trace ni dans les travaux de Juglar ni dans ce qui a été écrit sur lui à l'exception des courtes remarques de Hutchison et du Professeur Denis, nous nous sommes demandés s'il ne fallait pas interpréter toute l'œuvre de Juglar en en tenant compte.

Sans cesse, dans ses travaux, on retrouve les mots de spéculation et de liquidation. Ce dernier terme est vraiment un terme de bourse. L'idée d'un retournement constitué par l'impossibilité de revendre plus cher et qui oblige à se dégager moyennant une perte est aussi une idée de bourse et de spéculation. L'importance que Juglar accorde, dans une mesure jusque là inégalée, à la prévision des retournements prochains ne peut-elle pas, elle aussi, être reliée aux préoccupations fondamentales de ceux qui, sur les marchés à terme, jouent la hausse ou la baisse des cours ? Et même la notion de « baromètre » ne peut-elle pas être mise en parallèle avec ces martingales infaillibles qui sont le rêve de tous les joueurs ? Il est enfin remarquable que l'industrie tienne si peu de place dans le monde économique tel que le voit Juglar, un monde tout entier fondé sur le crédit et la spéculation. On comprendrait alors que l'analyse de Juglar se relie si difficilement avec l'économie politique générale. Elle appartiendrait dans une large mesure à cette littérature de la presse financière que les économistes connaissent en général si mal. Et ce serait dans ce domaine qu'il faudrait peut-être alors chercher les prédécesseurs, voire les inspirateurs, de la théorie de Juglar, qui, nous l'avons vu, n'a sans doute jamais lu les grands auteurs.

Quoi qu'il en soit, dans les archives de Juglar l'interpénétration des papiers « boursiers » et des papiers « scientifiques » est très grande. Lorsqu'il écrit à un directeur de banque new-yorkais pour lui demander un renseignement sur le lancement de tel ou tel groupe financier, on ne sait pas au juste s'il veut ajouter une précision à la description qu'il fait de la conjoncture dans ses travaux, ou s'il veut simplement réajuster son portefeuille de titres. De même, dans ses notes, il est bien difficile de faire le départ.

Vraisemblablement, la plupart de ses recherches répondent à une double finalité: l'étude désintéressée et la spéculation boursière. Son intérêt pour l'étude du cycle et son intérêt pour la bourse se renforcent mutuellement. On a l'exemple, somme toute assez rare, d'un accord parfait entre les goûts et les intérêts. En tout cas, il nous paraît indéniable que cette connaissance vraiment intime, toute entière de l'intérieur, que Juglar a d'une partie essentielle des affaires donne un très grand réalisme à la description qu'il fait des accidents de la conjoncture. Il est moins certain que cette connaissance ne l'oriente pas parfois vers une analyse trop partielle et insuffisamment profonde des phénomènes généraux, danger qui guette tous les praticiens.

En nous révélant que Juglar est un boursier, comme en nous faisant pressentir ses centres d'intérêt et la manière dont il travaille, on voit que les archives nous ont dans une certaine mesure permis de mieux nous expliquer l'originalité de Juglar telle qu'elle apparaît dans ses travaux, de le situer dans ses rapports avec les économistes, et par conséquent de nous mettre sur la voie de son originalité subjective. Mais il nous manque encore un élément qui a, croyons-nous, son importance, et sur lequel les archives ne nous apportent rien: l'incidence des études médicales.

C. **L'incidence des études de médecine**

Nous étions presque arrivé au terme de nos recherches lorsque, à propos de la définition du mot « périodicité », nous nous sommes reporté un peu par hasard à un dictionnaire encyclopédique datant de l'époque de Juglar. Il s'agit du dictionnaire de Vorepierre, publié chez Michel Lévy en 1864. Malgré la longueur de l'article qu'on y trouve au mot « périodicité », il nous semble intéressant de le reproduire ci-dessous.

« La périodicité est un des caractères généraux de la vie organique: mais tantôt cette p. résulte de causes extérieures, tantôt elle résulte de causes internes. Parmi les phénomènes périodiques du premier genre, il suffira de rappeler ceux qui dépendent de la p. cosmique, ou plutôt des modifications que cette p. apporte dans les milieux où se développent ces êtres vivants: tels sont ceux qui sont, soit chez les végétaux, soit chez les animaux, le résultat des changements de saisons et des circonstances météorologiques variées qui accompagnent ces changements. En effet personne n'ignore que la plupart des phénomènes de la vie végétale sont réglés par les saisons et la température des lieux, et que les animaux eux-mêmes subissent à un haut degré l'influence de ces mêmes circonstances. Cette influence s'étend également à l'homme, bien que parmi tous les êtres créés il soit celui qui est le plus indépendant du milieu dans lequel il vit, et qu'il ait en outre la faculté de développer singulièrement son indépendance sous ce rapport. Mais s'il nous est facile de saisir la relation qui existe entre la p. des phénomènes vitaux et les causes cosmiques qui sont elles-mêmes périodiques, nous sommes beaucoup moins avancés quant à ce qui concerne les phénomènes périodiques qui ne sont point déterminés par des causes extérieures et périodiques. Nous savons que, lorsqu'un organe entre en fonction, sous l'action d'un stimulant quelconque, soit externe, soit interne, il se produit en lui un changement intime qui le rend incapable, au bout d'un certain temps plus ou moins long, de continuer à exercer sa fonction. Il faut alors, pour que l'organe puisse recommencer à entrer en exercice, qu'il revienne à son état primitif, qu'il se régénère pour ainsi dire. De là la nécessité du repos, et l'intermittence ou la p. de son action. Ainsi, par ex., un organe contractile qui contient une substance par laquelle il est irrité mécaniquement ou chimiquement, se contracte; mais cet acte même de contraction rend l'organe incapable, pour un instant, de se contracter avec la même force. Toutefois l'excitabilité revient graduellement, et l'organe peut alors se contracter de nouveau. Dans les maladies, il y a en général tendance vers le retour à l'état normal, tendance qui est due à l'action des forces inhérentes à l'organisme vivant. Lorsque cette tendance est efficace, on voit les organes dont les opérations régulières avaient été suspendues reprendre leurs fonctions caractéristiques » (Dupiney de Vorepierre 1864, volume 2, p. 678).

Il nous semble que l'on peut faire bien des parallèles entre ce texte et des caractéristiques de l'analyse du cycle. L'idée tout d'abord que la relation « la plus facile à saisir » est celle « qui existe entre la périodicité des phénomènes vitaux et les causes cosmiques qui sont elles-mêmes périodiques », idée qui est elle-même à l'origine du raisonnement de Jevons. L'idée, ensuite, selon laquelle, sous l'effet d'un stimulant externe ou interne, il se produit dans l'organe un changement *intime* qui le rend incapable de continuer sa fonction tant qu'il n'est pas revenu à son état primitif, qu'il ne s'est pas régénéré, idée qui « explique la périodicité de son action » et idée qui est à peu près celle de Juglar, en particulier dans l'épigraphe de 1860 déjà cité, où se trouve cette phrase: « dans les crises tout s'arrête pour un temps, le corps social paraît paralysé; mais ce n'est qu'une torpeur passagère, prélude de plus belles destinées ». Ne faut-il pas surtout mettre en parallèle ce changement intime qui se développe dans la période de stimulation en biologie et, dans la période de prospérité économique, cette préparation cachée de la crise que Juglar découvre dans les postes du bilan de la banque centrale ? Enfin, dans les deux domaines, l'*upturn* est expliqué de façon rapide par l'action des « forces inhérentes à l'organisme vivant ».

Encouragé par cette première découverte, nous avons eu alors la curiosité de chercher, dans le même dictionnaire, au mot « crise ». La crise est tout d'abord définie comme un terme médical, ce n'est qu'au figuré que l'on évoque les autres significations. La définition est la suivante: « se dit de certains phénomènes qui surviennent dans le cours d'une maladie, et sont le signe d'un changement soit en bien, soit en mal ». De façon plus explicite, dans la partie « encyclopédie » de l'article, on lit notamment:

« ...Aujourd'hui cependant le terme de crise s'emploie encore dans le langage médical; mais il désigne simplement la ligne de démarcation que l'on peut quelquefois entrevoir et signaler, tantôt entre l'accroissement et le décroissement d'une maladie, et tantôt entre la marche ascendante de celle-ci et la

chute des formes vitales, de sorte que la crise ainsi conçue peut être interprétée comme l'expression du retour à la santé ou l'indice d'une mort prochaine» (Dupiney de Vorepierre, 1864, volume 1, pp-828-29).

Ce qui est remarquable dans la définition médicale de la crise, c'est le fait que celle-ci est caractérisée comme une phase de transition dans un mouvement qui n'est d'ailleurs pas obligatoirement cyclique. Si l'on pense à l'un des sujets d'examen cliniques sur lesquels fut interrogé Juglar (un sujet déjà signalé), « la crise dans les maladies éruptives », on voit que les médecins auraient très bien pu définir la crise par ses différentes caractéristiques apparentes et intrinsèques, sans en faire la simple transition entre deux périodes. En d'autres termes, les économistes qui ont eu le mérite d'insérer la crise dans un phénomène cyclique, de remplacer la crise-accident par la crise-phase de transition, n'ont fait que retrouver la définition médicale.

Nous ne prétendons pas que Juglar ait eu consciemment l'idée de transposer les notions médicales de crise et de cycle dans l'analyse des phénomènes économiques. Mais enfin, lorsqu'il a rencontré la notion de crise économique, alors qu'il avait déjà reçu une formation de médecin, il a dû tout naturellement la comprendre dans son acception médicale, et non dans l'acception que lui donnaient la plupart des économistes de l'époque qui la considéraient comme une sorte de grippage de la machine économique, sous l'influence de circonstances accidentelles.

Si Juglar ne nous avait pas dit lui-même que l'idée de l'insertion de la crise dans le cycle lui avait été dictée, presque par hasard, par les statistiques de longue période qu'il avait regroupées, nous serions assez tenté d'attribuer cette découverte à l'influence de sa formation médicale. Mais le rôle capital que Juglar attribue lui-même, dans l'explication de sa découverte en particulier, à l'observation, ne peut-il aussi être rattaché, avec quelque vraisemblance, à l'influence médicale ? Reprenons une fois encore le dictionnaire de Vorepierre, à l'article « médecine » cette fois :

« ...comme on le voit, les systèmes médicaux se succèdent sans interruption. Néanmoins, pendant ce temps, les sciences positives qui constituent la base nécessaire de l'art de guérir, telles que l'anatomie normale et pathologique, la physiologie, la physique, la chimie, la pathologie, etc., font des progrès non interrompus, et à mesure que ces progrès s'accomplissent, la méd. pratique en fait son profit. Les maladies sont mieux connues dans leurs altérations fonctionnelles et organiques; les moyens de diagnostic se perfectionnent; l'action des médicaments est étudiée avec soin; la thérapeutique s'enrichit d'une foule de substances précieuses; l'observation et l'expérience prennent la place des spéculations et des hypothèses. C'est à la France que revient surtout l'honneur d'avoir imprimé cette direction purement scientifique aux recherches médicales. Cabanis, Corvisart, Bichat, Pinel, Laennec, Broussais (pour ne pas citer de personnages vivants), sont les hommes qui ont le plus fait dans cette voie. Aujourd'hui, grâce à leurs efforts, la méd. pratique un phénomène tout à fait nouveau dans son histoire, c'est l'absence de toute spéculation a priori. Il existe assurément bien des opinions particulières, bien des divergences sur un certain nombre de questions non encore résolues d'une manière définitive; mais tous les hommes qui se consacrent à l'étude ou à l'exercice des différentes branches de la science sont d'accord pour n'accepter qu'une seule autorité, celle de l'observation et de l'expérimentation» (Dupiney de Vorepierre 1864, volume 2, p. 249).

Il est vraisemblable que le Docteur Clément Juglar partageait cette opinion sur la médecine de son temps. Pourquoi, d'autre part, n'aurait-il pas estimé applicable à la connaissance des phénomènes économiques cette méthode « scientifique » d'observation qui avait fait tellement progresser les connaissances médicales dans la période récente ? Dès lors, s'expliquent peut-être aussi bien le recours permanent à l'observation des faits que cette espèce de désintéret pour l'analyse théorique ou spéculative des grands économistes de son temps.

Rappelons que toute cette section est constituée par des constructions qui sont elles-mêmes spéculatives à partir des quelques résultats de nos recherches. Nous croyons cependant dans une certaine mesure à la validité des interprétations que nous avons proposées. Si on veut bien leur accorder quelque valeur, il faut admettre que l'originalité subjective de Juglar n'est entière que relativement aux autres économistes. En élargissant les sources d'influence à la médecine, à la technique boursière, Juglar apparaît beaucoup moins comme un autodidacte que ne le suggère Schumpeter. La part du génie dans l'explication des résultats auxquels il est parvenu s'en trouve de ce fait réduite. Il reste bien assez de qualités remarquables dans cet homme d'ailleurs: en particulier

l'application, la persévérance, s'exprimant dans la consécration de toute une vie à l'approfondissement d'une seule chose.

V. CONCLUSION

En définitive, Juglar a-t-il été original ? Oui certainement, mais à quel degré ? Nous avons peut-être donné l'impression dans les différentes sections de notre travail d'être restrictif quant au degré. Nous ne chercherons pas à cacher que nous trouvons quelque peu exagéré de classer Juglar parmi les plus grands économistes de tous les temps comme le fait Schumpeter. Sous sa plume, il ne faut peut-être pas attacher trop de poids à ce jugement. Schumpeter est volontiers généreux, voire enthousiaste, surtout lorsqu'il s'agit d'auteurs qu'il contribue à réhabiliter. Mais d'une façon plus générale, on peut se demander si les historiens n'abusent pas parfois du droit qu'on leur délègue de représenter la postérité. Le développement de la science est une chose collective dans laquelle il est rare qu'un seul soit vraiment indispensable. Pour accentuer encore ce scepticisme dont nous nous inquiétons pourtant, demandons-nous ce qui serait arrivé si Juglar n'avait pas existé. La reconnaissance du cycle aurait-elle été vraiment de beaucoup retardée ? Mais ces réserves ne s'appliquent pas qu'à Juglar. Elles affecteraient aussi la prééminence reconnue à des auteurs bien plus célèbres que lui. Et quant à lui, il faut au moins admettre qu'il a rendu des services, non pas gigantesques mais précieux et remarquables à la science économique.

La plupart de nos affirmations sont fondées sur des recherches qui sont insuffisantes pour les justifier totalement. Nous avons certes des convictions au sujet de Juglar, mais nous n'avons pas le droit de les imposer parce que nous n'avons pas vu tout ce qu'il aurait fallu voir pour bien faire. Mais l'ordre de grandeur de l'effort qu'il faut consentir pour approfondir vraiment l'œuvre d'un auteur ne dépend pas de l'importance qu'elle a en réalité. Bien connaître l'œuvre de Juglar est aussi long que bien connaître l'œuvre d'Adam Smith ou de Walras. Or l'œuvre de Smith ou celle de Walras ont été étudiées et commentées par d'innombrables auteurs. Nous avons fait ce que nous avons pu sur Juglar mais nul ne peut prétendre remplacer à lui seul l'éclairage multiple sous lequel ont été placés les grands auteurs grâce à l'enchevêtrement même des recherches. Aussi terminerons-nous ce travail en souhaitant que de nouvelles recherches soient entreprises sur Clément Juglar.

Liste des renvois bibliographiques

- Aftalion, A. (1909). « La réalité des surproductions générales », *Revue d'Economie Politique*
- Ashton, T.S. (1955). « Economic fluctuations, 1790-1850 », *Economic History Review*, NS 7(3), pp. 377-81.
- Beauregard, P. (1910). « Notice sur la vie et les travaux de M. Clément Juglar », *Mémoires de l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut de France*, vol. 28, pp. 75-105.
- Bergmann, E. von (1895). *Geschichte der Nationalökonomischen Krisentheorien*, Stuttgart.
- Blaug, M. (1962). *Economic Theory in Retrospect*, Homewood, Illinois.
- Courcelle-Seneuil, M. (1889). « Compte rendu de *Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats-Unis* par M. Clément Juglar », *Journal des Economistes*, vol. 48, pp. 446 et suivantes.
- Denis, H. (1965). *Histoire de la pensée économique*, Paris.
- Dictionnaires biographiques départementaux*, volume Basses-Alpes, Paris.
- Dupiney de Vorepierre, B. (1864). *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle*, Paris.
- Hansen, A.H. (1951). *Business Cycles and National Income*, 2^{ème} éd. 1964, Londres.
- Hutchison, T.W. (1953). *A Review of Economic Doctrines 1870-1929*, édition 1962, Oxford.
- Koopmans, T.C. (1947). « Measurement without theory », *Review of Economics and Statistics*, août, pp. 161-72.
- James, E. (1965), *Histoire sommaire de la pensée économique*, 3^{ème} édition, Paris.
- Johnson, H.G. (1961). « The General Theory after twenty-five years », *American Economic Review* 51(2), repris dans *Money, Trade and Economic Growth*, 1964, Londres.
- Juglar, C. (1851). « Lettre sur les céréales en réponse à M. Thiers », *Journal des Economistes*, vol. 30, pp. 153-54.
- Juglar, C. (1862). *Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats-Unis*, 2^{ème} éd. 1889, Paris.
- Juglar, C. (1968). *Du change et de la liberté d'émission*, Paris.

- Lescure, J. (1938). *Des crises générales et périodiques de surproduction*, 5^{ème} éd., 2 volumes, Paris.
- Levasseur, E. (1858). *La question de l'or*, Paris.
- Levasseur, E. (1905). Article nécrologique sur Juglar, *Journal de la Société de Statistique de Paris*, février.
- Link, R.G. (1959). *English Theories of Economic Fluctuations 1815-1848*, New York.
- Mangelsdorf, F.-S. (1930). *Clément Juglar Krisenbarometer, seine Bedeutung*, thèse, Berlin.
- Miller, H.E. (1927). *Banking Theories in the United States before 1860*, Cambridge (Mass.).
- Mitchell, W.C. (1927). *Business Cycles, The Problem and its Setting*, New York.
- Passy, F. (1905). Article nécrologique sur Juglar, *Bulletin de la Société d'Economie Politique*, pp. 43-45.
- Schumpeter, J. (1939). *Business Cycles*, 2 volumes, New York
- Schumpeter, J. (1954). *History of Economic Thought*, Londres.
- Siegfried, J. (1883). *Tableau des crises et de la reprise des affaires*, 2^{ème} éd. 1903, Paris.
- Siegfried, J. (1906). « L'alternance des crises économiques commerciales et des périodes de prospérité », *Revue des Deux Mondes*, pp. 823-41.
- Spiethoff, A. (1923). Article «Krisen» in *Handwörterbuch des Staatswissenschaften*.
- Tugan-Baranowsky, M. (1913). *Les crises industrielles en Angleterre* (traduction), Paris.

ANNEXE

Titres de Mr. Clément JUGLAR
né en 1819
à la place vacante dans la Section d'Economie Politique
=====

Vice-Président de la Société d'Economie Politique (1852)
Membre fondateur et ancien Président de la Société de Statistique (1861)
Ancien Président de la Société d'Economie Sociale
Professeur honoraire de l'Ecole des Sciences Politiques
Membre du Comité des travaux historiques et scientifiques au Ministère de l'Instruction Publique
Membre de l'Institut international de statistique
Membre honoraire de la Société de statistique de Londres

Monsieur Clément JUGLAR depuis 42 ans, a pris part à toutes les grandes discussions économiques de son temps: Liberté commerciale – Population – Circulation fiduciaire – Abus de cette circulation – Crises commerciales – Change – Réforme de l'Octroi – Question monétaire – Taxes fiscales – Variations des prix etc. etc.

En 1851 dans son premier travail, en faveur de la Réforme douanière de Mr. Sainte-Beuve, à l'Assemblée nationale, il montre l'inutilité de l'échelle mobile.

La même année dans son étude sur la population il indique le moyen de rectifier les premiers recensements du siècle par l'observation de l'excédent seul des naissances sur les décès féminins. Les femmes formant la partie la plus stable de la population en n'ayant pas été décimées par les guerres de l'Empire, donneront aussi un tableau beaucoup plus exact des mouvements de la population et de la vie moyenne (1851).

Pour la circulation fiduciaire il a constaté qu'elle s'éloigne à peine du chiffre maximum atteint par l'encaisse pendant la liquidation des crises

Pour le change, il a, le premier en France, insisté sur ce fait que les cours du change sont les seuls régulateurs de l'Emission du papier: Billets de Banque, Effets de Commerce, etc.

Jusque là les Enquêtes françaises n'en parlaient pas. Dans le remarquable ouvrage de Mr. Wolowski sur la question des Banques, on regrette l'absence d'un chapitre sur ce sujet. Ce n'est qu'en 1869, un an après la publication du volume de Mr. Clément Juglar sur le Change, que Mr Wolowski en a publié un sur le même sujet.

Vulgarisation des Enquêtes Anglaises sur la Circulation fiduciaire (9 vol. in 8°). Déposition dans l'Enquête sur la Circulation fiduciaire.

La Réforme de l'Octroi.

Question monétaire. Ses dépositions dans les deux enquêtes 1869-1870 montrent par le tableau des cours du change de Paris sur Londres depuis 1800 (tableau qu'on ne trouve nulle part ailleurs), que jusqu'à l'arrivée de l'or de la Californie (Mai 1851) le rapport légal du 151/2 au tarif de la Monnaie, n'a jamais existé puisqu'on payait toujours une prime pour avoir de l'or. Là est la solution de la question monétaire.

En Novembre 1881, une lecture à l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur le Retour périodique des Crises Commerciales a bien prouvé la justesse des conclusions d'un travail inséré dès

1857 dans le Journal des Economistes et dans le Mémoire couronné par l'Institut en 1860. L'observation seule des faits permettait de prévoir la fin de la période prospère, alors que les financiers et la presse ne paraissaient pas redouter l'explosion de la crise qui éclatait deux mois après ! Ce n'était pas assez d'avoir prévu et annoncé la crise, il fallait de même signaler en temps opportun la reprise des affaires et l'auteur a pu dans l'Economiste Français en 1886 annoncer la fin de la période de liquidation et le début d'une nouvelle période prospère.

On a trouvé le critérium de cette théorie et de cette loi dans les crises commerciales qui se sont succédé depuis 1857 en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Dans la seconde moitié du siècle comme dans la première, on a passé par les mêmes phases, les chiffres seuls au lieu de porter sur des millions portent sur des milliards ! Ce sont tous ces faits qui ont été réunis dans la dernière édition publiée en 1889 ⁽¹⁾ dont la première en 1860 n'était que la préface. Quoique les principales lignes soient restées les mêmes, groupées cette fois avec plus d'autorité, elles ont dégagé la loi qu'on entrevoyait seulement il y a 32 ans. Les événements ont marché depuis comme si, sur un échiquier, ils étaient dirigés par la main de l'auteur, ainsi que le prouvent les nombreux tableaux de l'appendice. Aussi Mr. Levasseur en présentant l'ouvrage à l'Académie déclarait-il que l'auteur avait eu le mérite d'avoir écrit le premier avec clarté l'histoire des crises et d'en avoir donné une théorie. Mr Courcelle Seneuil ajoutait que la méthode employée n'avait pas encore été appliquée à sa connaissance avec autant d'amplitude et de persévérance.

Candidature de Mr. Clément Juglar présentée successivement en 1877-1878-1880-1882-1886.

Dès 1880 Mr Juglar était présenté en seconde ligne.

Dès 1882 il est maintenu dans le même rang et obtient 12 voix. Mr Courcelle Seneuil est nommé avec 17 voix.

En 1886 il est présenté en première ligne à l'unanimité et obtient 12 voix non seulement au premier tour mais encore au second.

Bien plus, une seconde élection ayant lieu le même jour, quoique non présenté il obtient encore 8 voix au premier tour sans celles de la section et au second trois voix encore

(...)

⁽¹⁾ Grand in-8°, Guillaumin